13me Année. — N° 100 Avril 1928.

N° 516

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

GEORGES DUHAMEL .... *Millionnaires*
PAUL ELUARD .... *Décalques*
GABRIEL D'AUBARÈDE .... *Indifférence à l'Esthétique*
ANGÉLUS SILÉSIUS .... *Quiétudes et béatitudes*
PIO BAROJA .... *Le précipice*
VACHEL LINDSAY .... *Le Congo*
G. RIBEMONT DESSAIGNES .... *Le bourreau du Pérou*

CHRONIQUES

RYTHMES DE CE TEMPS, par Georges Bourguet. — POÉSIE, par André Gaillard. — LIVRES, par Etienne Burnet, Louis Emié, Franz Hellens, Henry Dalby, Henri Fluchère, Georgette Camille, Jean Ballard, Gabriel Audisio, Jean Malan, Gabriel d'Aubarède.— LETTRES ÉTRANGÈRES, par Marcel Brion.

L'âme autrichienne et la littérature, par Otto Forst-Battaglia.
La Cinégraphique, le Cinéma devant les autres arts, par Lucie Derain.
Photographies.

A MARSEILLE, par Charles Isnard, Gaston Mouren, Raoul Bataillard, Jean Malan, Jules Roque. — A NICE, par Charles Barzel. — A ALGER, par Gabriel Audisio.

BUREAUX : 10, Quai du Canal, MARSEILLE
(Dépôt à Paris : *Librairie J. CORTI*, 6, Rue de Clichy.)

Nº 100 14me Année Avril 1928.

Les Cahiers du Sud

Tome IV. — 1er Semestre 1928.

Millionnaires

Oh ! Je ne parle pas de ces bougres qui ont gagné cinq ou six méchants millions, comme ça, par chance, par hasard — guerre, grabuge, tripatouillage miraculeux — et qui le disent et qui le chantent et qu'on voit, tout luisants, tout gras, exulter, parader, pétarader, faire la roue, se vautrer dans une crapule jubilante, casser les vitres, tutoyer les petites gens. Non, ceux-là ne me sont pas énormément antipathiques. Ils ont l'argent dans les poches, ils ont l'argent dans les mains, mais ils ne l'ont pas dans le sang comme une maladie héréditaire. Un coup de vent tant soit peu rude, et l'argent leur saute des griffes : les revoilà calamiteux, comme devant. Ils le savent, ils le sentent, ils en parlent, ils en tremblent et, parfois même, ils ont assez d'estomac pour en rire. Ils ont l'air de faire un intérim, de gaspiller un dépôt, d'abuser — pourvu que ça dure ! — d'une confiance toute provisoire.

Je ne parle pas non plus de ces tendres âmes émerveillées qui veulent se faire pardonner leur fortune et

cherchent, à tâtons, les voies d'une générosité chimérique.

Je ne parle pas davantage de ces nababs chlorotiques, rejetons déchus d'une dynastie carnassière, avortons effarés qui traînent leur fortune comme une tumeur, vivent au milieu de coquins et d'illuminés et finissent à l'hôpital, à l'asile, au bagne.

Non ! Je parle des véritables millionnaires, des millionnaires de vieille roche et de pur sang. Ceux-là, qu'un novice ne les sache pas distinguer, c'est bien possible. Le nom n'y suffit pas toujours, ni le renom, ni l'abord. Leur mise est neutre, sérieuse, leur maison tout juste chaude l'hiver, leur table frugale — nos reins, notre foie, notre régime ! — Ils ne parlent jamais d'argent et ne tolèrent pas qu'on en souffle mot devant eux. Qu'un fournisseur se montre pressé, un créancier intempérant, et vous voyez nos gens lever un doigt dédaigneux, esquisser une moue de pudeur effarouchée. Notez aussi leur courtoisie polaire, ce sourire de la peau qui déplace les rides, une seconde, sans même éclairer le regard, cette main prêtée, jamais offerte. Et si de tels indices ne vous ont point instruit, épiez le signe cardinal : vous reconnaîtrez le véritable millionnaire à ce trait qu'il tentera toujours de vous dérober quelque chose et qu'il y parviendra, le plus souvent.

J'entends bien que vous êtes plus ou moins gueux, c'est-à-dire taillable et corvéable. Entre eux, nos compères se flattent de loin, s'observent, se ménagent. Mais, si vous n'appartenez pas au clan sacré, votre affaire est claire. A vrai dire, l'opération est toujours pratiquée avec tant d'adresse et de promptitude que le patient, ébaubi, n'en éprouve tout d'abord, comme chez le dentiste, qu'une impression de soulagement. L'opérateur accompli touche parfois les prestations en espèces. Il y faut le tour de main, la manière, et le mot de cotisation, bien employé, fait merveilles. L'opérateur vous associe généreusement à ses bonnes œuvres. Quelle preuve de confiance ! Comment n'en seriez-vous pas ému jusqu'aux larmes ! L'homme vraiment charitable est celui qui résigne tout, jusqu'au bénéfice moral de la charité, celui qui, — désintéressement suprême — vous réserve le privilège non seulement de l'aider, mais encore de le suppléer dans le sacrifice. Les opérateurs

de moindre génie se contentent de toucher les prestations en nature. Jeu, somme toute, élémentaire et qui trouve quelque ressort dans l'âme la plus aride. Offrir un présent à l'homme riche, c'est, pour l'homme dénué, une subtile revanche, un plaisir orgueilleux. Eh bien, ce plaisir ne vous sera presque jamais refusé. Vigny n'a t-il pas écrit que « rendre à un malheureux le cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute sa misère. » Ne redoutez rien de tel du Crésus « à la vieille marque ». Il saura vous mettre à votre aise. Certes, il ne vous privera pas de la joie de l'obliger. Il vous facilitera cette entreprise délicate. Il prendra même soin de vous éviter les faux-pas et d'orienter vos élans. Il est homme de trop de tact pour accepter n'importe quoi. — Non, sincèrement, pas le petit vase ; mais le livre, sans hésiter, et de tout cœur, en souvenir. —

Il se peut que ce ne soit ni le livre, ni le vase, ni l'estampe ancienne, ni la si curieuse photographie, ni rien de matériel, peut-être. Le chasseur adroit ne s'en va quand même pas bredouille. Et que demande-t-il donc ? Oh ! rien ! Du temps, de la sympathie, des conseils et, que sais-je encore ? une oreille complaisante, un assentiment, un sourire, une flatterie, quinze minutes de compassion, des égards, quelque chose, enfin quelque chose — impôt, butin qui se compte, s'additionne et figure dans un total.

Au temps de notre jeunesse, nous avions organisé une petite société qui tenait à la fois du phalanstère, de la coopérative et du couvent. Cette histoire, vieille de vingt ans, est devenue légendaire et je n'ai pas l'intention d'en dire quelque chose ici. Dès l'instant que, recru d'illusions, l'esprit cesse de résister aux empiètements de la fable, nous goûtons d'amères délices à voir se déformer sous nos yeux le visage de la vérité. Puisque nous avons perdu tout espoir d'arracher notre souvenir aux pattes des tourmenteurs, que, du moins, le cher souvenir s'évanouisse dans ses tortures. Qu'il succombe et nous délivre ! Tant mieux, si parmi les ruines, nous trouvons à ramasser quelque débris éloquent. Ce que je fais, au passage.

Nous étions, en ce temps-là, fort inexpérimentés. Nous pensions, par exemple, qu'il faut chercher l'argent chez

les riches. Cette idée ferait rire à mort le plus ingénu des publicains. Elle nous engagea toutefois dans certaines aventures qui nous semblaient dramatiques, à l'époque, et qui, retouchées par l'éloignement, ne sont plus guère que piquantes.

Le premier Crésus que nous eûmes l'occasion d'aborder fit entendre sans détour les « maîtres-mots » de la tribu. « Vous aider ? dit-il. Ce n'est pas impossible. Il vous faut, bien entendu, donner quelque chose. Le principe de l'échange peut seul retirer à la libéralité ce qu'elle comporte d'humiliant pour les uns, d'indiscret pour les autres et de pénible pour tout le monde. Tous, rougissant plus ou moins, nous n'eûmes qu'un cri : « Nous demandons que l'on emploie le mieux possible nos talents, notre bon vouloir. Et c'est tout. Nous ne demandons pas largesse. » — « En ce cas, répondit-il, l'affaire peut s'arranger. »

Elle s'arrangea très bien. Nous fûmes, quelque temps après, présentés à plusieurs millionnaires, opérateurs virtuoses, à ce qu'il nous parut plus tard.

Madame Gratz, qui jouissait alors d'un prestige quasi-royal, employait son autorité à la confection économique des gloires littéraires et gouvernementales : académiciens, ministres. Elle ne refusa pas de s'intéresser à notre œuvre, assez distraitement, d'ailleurs, en sorte qu'elle ne nous vola que peu. Ci : trois mois de besogne, je ne sais plus quel long et fastidieux travail dont notre excellent Petit-Louis fit les frais. A titre d'honoraires, il reçut un billet de théâtre dont il ne put profiter, faute des nippes convenables.

La princesse Krasnik, amie d'une chirurgie plus radicale et plus expéditive, nous soulagea d'un tableau. Opération conduite avec une souveraine élégance. Et quand l'artiste spolié se présenta pour toucher le loyer de sa peine, il fut jeté à la rue. Cette dernière scène traîtée dans le plus pur style Louis XIV, pour le ravissement des connaisseurs.

Le comte de Montersac, génie tyrannique, aimait de faire durer le plaisir : il nous martyrisa longuement. Il nous avait chargé d'un petit travail d'imprimerie dont il suivait lui-même les progrès et qu'il nous fit recommencer assez de fois pour nous amener jusqu'aux frontières de la banqueroute. Le comte disparut alors, em-

portant, soi-disant pour la faire ravauder une tapisserie qu'il ne nous rendit jamais. On sait de reste que le gentilhomme bricolait dans l'antiquaille, en amateur, mais avec succès.

Ces quelques épreuves m'avaient, somme toute, instruit et quand, notre ruine consommée, je me replongeai dans le siècle j'avais acquis, à l'endroit des purs millionnaires, une grande finesse d'odorat. Je les éventais d'assez loin pour prendre une fuite salutaire et, si je me trouvais forcé dans mes retraites, je résistais, je faisais front et gardais la poigne fermée sur mon bien...

Georges DUHAMEL.

Décalques

Toi la seule et j'entends les herbes de ton rire
Toi c'est ta tête qui t'enlève
Et du haut des dangers de mort
Sous les globes brouillés de la pluie des vallées
Sous la lumière lourde sous le ciel de terre
Tu enfantes la chute.

Les oiseaux ne sont plus un abri suffisant
Ni la paresse ni la fatigue
Le souvenir des bois et des ruisseaux fragiles
Au matin des caprices
Au matin des caresses visibles
Au grand matin de l'absence la chute.

Les barques de tes yeux s'égarent
Dans la dentelle des disparitions
Le gouffre est dévoilé aux autres de l'éteindre
Les ombres que tu crées n'ont pas droit à la nuit.

La présence de la lavande au chevet des malades
Son damier les races prudentes desséchées
Pour changer les jours de fête leur serrer le cœur
La main de tous les diables sur les draps.

Supplice compliqué la branche aux singes aux calem-
L'amitié la moitié la mère et la bannière [bours
On tend la perche à la défaite
Les vieux sages ont leurs nerfs des grands jours.

Des lampes éteintes des lampes de bétel
Apparaissent au tournant d'un front
Puis la plante des têtes en série
Jumelles fil-à-fil et le sang bien coiffé

Soumises à la croissance.

Le hibou le corbeau le vautour
Je ne crois pas aux autres oiseaux....
La plus lourde route s'est pendue
Toutes les tours à paysage au jeu des astres
Les ombres mal placées ravagées émiettées
Les arbres du soleil ont une écorce de fumée.

La vitre mue. Ma force me cahote
Me fait trébucher. Au loin des pièges de bétail
Et l'aimant des allées la ruse pour les éviter.

Bien entendu les enfants sont complices
Mains masquées les enfants éteignent les crêtes et les [plumes
Candeur aux neufs rires de proie
L'opaque tremblement des ciseaux qui font peur
La nuit n'a jamais rien vu la nuit prend l'air.

Tous les baisers trouvaient la rive.

Où mettez-vous le bec seul
Vos ailes qu'éveillent-elles seul
Des boules de mains le pouvoir absolu seul
Et le prestige des rapaces par dessus seul
Ruines des ronces seul.

L'œuf des mains enchantées inépuisables seul
Que les doigts fassent le signe du zéro seul
Les lambris des cascades l'eau tend la main seul
Au loin la neige et ses sanglots seul
La nuit fanée la terre absente seul.

Paul ELUARD

Indifférence à l'Esthétique

Il semble qu'avec les feutres à larges bords, les cheveux longs et les cravates flottantes, cette notion romantique qui faisait de l'art une manière de sacerdoce se soit en même temps, et non moins définitivement, effacée de nos mœurs. Et cette coïncidence se comprend sans peine, pour peu que l'on observe la part prépondérante qui était faite dans la plupart des conceptions de la génération qui a précédé immédiatement la nôtre, conceptions où la métaphore trop souvent tint lieu de pensée, à tout ce qui est extérieur. Il n'y a donc pas lieu de regretter grand'chose. Mais l'on aurait pu espérer qu'une définition plus simple, moins vaniteuse, plus humaine de cette mystérieuse fonction de l'esprit à laquelle les foules et les élites aujourd'hui plus que jamais font appel, viendrait remplacer cette image usée ; on aurait pu espérer au moins que quelques-uns s'appliqueraient à la chercher. Mais non, tous ceux qui suivent d'un peu près les mouvements intellectuels de ce temps le savent : Une grande indifférence, parfois une animosité confuse, ont succédé aux discussions de cénacle sur les fins et les moyens de l'activité artistique ; jamais le principe de cette dernière ne fut autant méprisé.

Bornons-nous à ce qui touche les lettres. Au demeurant c'est peut-être dans ce domaine que la crise sévit le plus âprement. Comme Jacques Rivière, qui fut à diverses reprises bon prophète, l'avait prévu dès le lendemain de la guerre, à cette époque où l'on assistait pourtant à une reprise frénétique de la production littéraire, c'est proprement le concept de littérature qui est en train de s'éteindre, et il l'est chez ceux-là même qui font profession (1) de tenir une plume. Car, — et c'est le côté origi-

---

(1) Il faudrait, je sais bien, s'entendre sur tous les sens de ce mot gênant ; disons : « chez tous ceux qui écrivent... »

nal et tout à fait insolite du problème — cette désaffection coïncide dans le temps avec une floraison d'œuvres dont aucune époque jusqu'ici n'avait approché, avec une diversité, une richesse, une qualité de talents qui donnent, en vérité, bien plutôt l'idée d'une période de prospérité que d'une décadence. Mais les rôles sont intervertis : ce ne sont plus les bourgeois qui méprisent les livres, ce sont ceux qui les écrivent. Vous n'auriez pas à les presser beaucoup pour les entendre déclarer que cet art qu'ils pratiquent, malgré eux dirait-on, n'est que le fruit le plus accompli de l'activité bourgeoise, le plus empoisonné.

Il y a là de quoi déconcerter, n'est-ce pas ? Rassurons-nous : c'est peut-être dans cette contradiction précisément que se cache la clé de ce singulier phénomène. Sa clé et aussi une des raisons qui nous sont laissées de le croire éphémère à son tour. Mais il paraît si bien généralisé dans la génération nouvelle qu'à ce titre seul il vaudrait que nous nous en occupions ici. Aussi bien, par son caractère à la fois tragique et saugrenu, n'est-il pas bien topique de l'époque que nous traversons, d'une époque où le paradoxe, dans tous les domaines, est devenu un état de fait ?

*
* *

Cet état d'esprit ne se dissimule pas du tout.

Si vous pénétrez aujourd'hui dans un de ces groupes ou salons littéraires qui servent à toutes les époques, dans une certaine mesure évidemment mais qu'il ne faut pas négliger, à donner le *la* de ce qui se pense communément, il est rare que vous ne soyez pas averti qu'ici l' « on ne parle pas littérature ». C'est pour ce faire qu'on y vient en principe, mais cela ne se fait plus. Ce sujet serait périmé, malséant. Il va de soi que la consigne n'est jamais strictement observée ; comment le serait-elle ? J'ai entendu des gens baisser la voix pour exprimer leur opinion ou leur anxiété sur un livre qui les préoccupait; cela m'est arrivé à moi-même. Mais le plus souvent, pour éviter d'évoluer autour des œuvres, thème interdit, les entretiens s'égaillent en allusions sur leurs auteurs

ou leurs éditeurs, les uns ni les autres ne chômant, ou sur les idées qui sont dans l'air à la saison où l'on se trouve ; et personne ne s'avise que ce sont là propos littéraires par excellence, les idées sortant des livres presque toujours et pas beaucoup moins souvent pour y retourner. Mais le fait qu'une telle consigne soit posée est significatif.

Un autre diapason de l'état d'esprit du monde intellectuel, c'est la revue. Là aussi un mot d'ordre analogue semble avoir été mystérieusement échangé. Je ne reprendrai pas l'exemple classique de *Littérature*, cette revue qui donna naissance, plus ou moins bâtardement, au mouvement surréaliste, et dont le titre, antiphrase puérile et lumineuse, restera dans l'histoire des lettres. D'autres organes ont le mérite d'être significatifs par leurs erreurs. Or, je crois bien que, si vous négligez les innombrables périodiques de tendance régionaliste qui paraissent un peu partout en France et dont les collaborateurs écrivent encore le mot Art en lettres majuscules, et si vous exceptez d'autre part la *Nouvelle Revue Française* dont le principe consiste essentiellement à défendre tout en le renouvelant ce concept de littérature dont parlait Rivière, et la fonction à en suivre de près les techniques nouvelles, — je crois bien qu'aujourd'hui il n'existe pas une jeune revue qui puisse être en même temps vivante et consacrée aux Lettres sans quelque arrière-pensée dédaigneuse. Il y a des nuances. Ce dédain est amer ou mélancolique, quelquefois inavoué, plus souvent agressif ; mais toujours inséparable, comme s'il en était une des conditions vitales, de ce que l'on nomme pour simplifier l' « Esprit moderne ». Cependant, la littérature continue à être la raison d'être de ces organes (notez que je ne fais pas exception pour les *Cahiers du Sud*), et même l'on peut observer que leur nombre ne fut jamais aussi croissant. Point de cerceau qui roule aussi vite qu'un cercle vicieux. Arrive un moment où il se met à rouler tout seul et tend à vous échapper. Ce moment semble arrivé.

Mais où le paradoxe atteint son point de perfection, c'est dans ces livres où cette Littérature à laquelle, que leurs auteurs le veuillent ou non, ils sont consacrés, est dénigrée à tout moment. Je ne veux point faire de citation : Ce cahier tout entier n'y suffirait pas. Les témoi-

gnages écrits sont devenus innombrables, dont il semble que leurs auteurs n'aient pris la plume que pour invectiver ceux qui s'adonnent à cette occupation, et parmi lesquels ingénument ils oublient de se compter ; pour y dénoncer un vice ridicule ou odieux ; une des tares essentielles de la civilisation ; une sorte de manie épidémique ; et autres injures plus solennelles encore. Ces diatribes revêtent les formes les plus diverses ; elles sont parfois étincelantes d'intelligence et de passion ; il arrive qu'elles rendent ce son grave, un peu gênant, que prête aux indignations des novices de la vie la générosité profonde de la jeunesse. Ecoutons-les : Ce n'est pas un procès bien défini qu'ils font à l'Esthétique, mais farouche et véritablement sans merci. Leurs griefs sont vagues, à vrai dire on dirait plutôt des humeurs, mais impitoyables, mais jamais le culte du Beau ne reçut des profanes de pareils coups. Ce n'est rien moins que son honnêteté même qui est ici suspectée. Mépriser sa superfluité essentielle ne serait pas un reproche bien grave, ni bien nouveau. « Quel service rendras-tu à la Société ? » dit ce père de famille au jeune garçon qui veut se consacrer aux Lettres; il le disait déjà le siècle dernier, les pères ayant toujours les mêmes arguments, si les fils d'une génération à l'autre deviennent aussi dissemblables que l'homme du singe. Mais voir, dans l'art, une fonction soumise aux contingences, aux intérêts, aux compromis les plus étroitement terrestres ; un empêchement, et non plus un moyen, d'atteindre l'absolu ou du moins son image ; une voie bornée, ne conduisant qu'à des aventures prévues et à des découvertes éventées ; un jeu limité des facultés spirituelles, tendancieux, prisonnier de ses propres lois ; y voir, en deux mots, tantôt un mensonge et tantôt une duperie plus honteuse encore ; — voilà des accusations qui touchent la notion *Art* jusqu'en ses fondements les plus essentiels; qui, si elles étaient justifiées, feraient souhaiter qu'elle tombe sous ces coups et ne se relève point.

Nous n'en sommes pas là et il serait puéril de la défendre. Tels sont bien, pourtant, les reproches qui lui sont adressés par une grande partie de la génération qui vient, celle qui souffle l'esprit du temps, celle qu'on écoute bon gré mal gré, parce que c'est elle qui compte même lorsqu'elle a tort, — qu'on écoute d'autant plus qu'on ne la comprend pas très bien.

*
* *

Montrer les effets d'un semblable état d'esprit sur les œuvres et sur la critique serait ouvrir un chapitre qui nous entraînerait bien loin. Nous n'essaierons pas non plus de combattre un réquisitoire à la fois si catégorique et si confus, mais plutôt de découvrir les mobiles moraux qui l'ont dicté, de projeter sur le problème, au risque de le voir devenir assez mince tout à coup, un peu de cette lumière qui rassure.

Pour y parvenir, nous en proposerons seulement une explication psychologique. Je pense qu'il n'est pas mauvais quelquefois de rabaisser un débat.

*
* *

Un critique qui a souci de suivre d'assez près les manifestations des jeunes écrivains observait l'année dernière que jamais génération ne fut plus longtemps que la nôtre attachée aux « habitudes de collège ». Encore ne faisait-il allusion qu'à certaines attitudes : éloge du scandale, manie de l'invective ou de la mystification. Mais ce qui est vrai à la surface l'est aussi dans la profondeur ici : Jamais génération ne s'attarda autant que la nôtre, en dépit de sa hardiesse, en dépit de son émancipation et de ses malheurs prématurés, dans cet état intermédiaire que l'on nomme : l'adolescence.

Réfléchissons un moment à ce qui caractérise cet âge émouvant, — cet âge où toutes les forces de l'être se ramassent sur elles-mêmes si fortement que par excès de richesse on dirait presque que la vie s'arrête. C'est, par excellence, la période de l'attente ; d'attente au milieu de tout ce qui peut exciter un être jeune à l'impatience, et le faire hésiter. L'univers aux mille voix l'invite, mais lui semble à la fois si complexe, si terrible et si séduisant, qu'il n'ose s'y introduire. Et en lui-même, il sent ses propres facultés si neuves et si mêlées que, littéralement, il ne sait comment s'en servir. C'est l'âge où le problème du choix se pose avec la nécessité la plus impérieuse, et dans toute sa difficulté. Mais, avide de jouer un rôle, plusieurs rôles, tous les rôles, un jeune homme qui pense répugne aussi à pac-

tiser avec les contingences, et une délicatesse ombrageuse lui en fait apercevoir partout où ses désirs le poussent. Ainsi, placé entre la tentation d'agir et si possible d'influer, et, d'autre part, la crainte de signer malgré lui quelque compromis, il n'a d'espoir, secrètement, qu'en un répit de cette lucidité cruelle, pendant lequel il pourra faire, les yeux fermés, ce pas en avant dont l'idée lorsqu'il réfléchit lui fait sa grand-peur.

Mais cet instant d'aveuglement nécessaire, comment serait-il possible en ce temps d'analyse, — en un temps où l'on peut assister, d'autre part, à un bouleversement fondamental des sociétés, des coutumes, des notions qu'on pouvait croire les mieux établies ? Notez qu'une certaine rumeur a tendance à exagérer l'ampleur et la profondeur de ces métamorphoses, et qu'un jeune homme est tout disposé à les exagérer encore, par ce penchant bien humain, et d'ailleurs logique, qui consiste à grandir les phénomènes de l'époque qui a l'honneur d'assister à notre entrée dans le monde. Comment choisir une voie au milieu d'un tel désordre ? Celles entre lesquelles pouvaient choisir nos pères, mènent-elles encore quelque part ? Et d'ailleurs, faut-il s'engager dans un chemin quelconque, à la veille du jour où, peut-être, des cataclysmes vont nous permettre la libre course en terrain vague et la réalisation de nos rêves d'absolu — à moins qu'au contraire ils n'anéantissent toutes les œuvres entreprises et tout espoir ? Que les dupes choisissent ; mieux vaut, pour nous qui voyons clair, rester au carrefour des routes...

Telles sont à peu près les pensées qui viennent à l'esprit d'un jeune intellectuel d'aujourd'hui, au moment où se pose pour lui le problème du choix. Il n'est pas étonnant qu'elles le persuadent de suspendre indéfiniment sa décision. Aussi le voit-on s'installer peu à peu dans cette phase propice aux fermentations les plus dangereuses de l'intelligence, languir ou s'exaspérer, s'exalter ou se maudire lui-même, et enfin, pour tromper l'ennui et l'humiliation de ce stationnement, sans but ni goût défini, sans amour, avec une sorte de prodigalité rageuse, disperser son activité à la fois dans les domaines les plus différents. Ecrire des livres est une de ces solutions provisoires.

Mais les écrire sans croire ce faisant remplir un rôle

auquel il serait prédestiné. Il ne peut plus croire à la noblesse de la fonction de l'artiste. Et, en effet, n'implique-t-elle pas d'une manière caractéristique tels renoncements et telles soumissions auxquels nous avons vu qu'une âme d'adolescent répugne à consentir ?

Il veut jouer un rôle effectif, avoir une influence directe sur ses semblables, et l'art n'est qu'un jeu purement platonique de l'esprit ; dès qu'il veut servir, il n'est plus. Il refuse de laisser entamer l'entière disponibilité de ses facultés, et l'art commande un choix constant, l'apprentissage de certaines règles ou du moins l'invention de règles nouvelles, de toute manière une certaine adaptation (« spécialisation », dit-il avec un mépris simplificateur). Il rêve, enfin, de ne pactiser jamais avec le relatif (1), de ne se faire le complice d'aucun mensonge terrestre, et l'art, compromis entre l'absolu et les mesures humaines, n'est qu'artifice par définition...

Ainsi, par chacune de ses lois fondamentales, la notion de l'art blesse une des susceptibilités chroniques de la jeunesse contemporaine. Il n'est pas surprenant qu'elle l'ait mise au nombre de ces traditions jusqu'alors tabou qu'hardiment elle a prétendu dévêtir et juger, qu'elle a condamnées et vouées à périr. Mais comme il faut se distraire, que l'envie d'écrire, comme tout ce dont on n'est pas bien nettement nettoyé, démange encore, et qu'il est amusant de déconcerter, comme d'autre part les éditeurs sont devenus singulièrement accueillants pour les jeunes écrivains, pourquoi ne pas continuer à produire, faire imprimer, et vendre si possible ? En effet, je le répète, jamais une pareille floraison de talents nouveaux ne s'épanouit au grand jour avec autant d'abondance qu'en ces temps d'indifférence profonde à l'esthétique, et jamais, ajouterai-je, un accueil aussi flatteur, aussi curieux tout au moins, ne lui fut réservé par le public.

---

(1) On objectera que ces deux tendances : jouer un rôle, soif d'absolu, sont contradictoires. — Evidemment. Et pourtant nous les voyons souvent juxtaposées, à son insu ou non, pour son tourment toujours, dans un jeune esprit. Ce sont les deux pôles opposés de ses aspirations, mais nullement séparés. J'en veux pour exemple l'affiliation des surréalistes, qui poussèrent à l'extême le mouvement anti-esthétique en question, et dont le détachement ne semblait pas moins extrême, au parti communiste.

Mais, parmi tous ces élus, combien étaient appelés ?

*

* *

Ainsi, la cause initiale du discrédit qui nous occupe se réduirait à une certaine pénurie de *vocations* littéraires authentiques.

Je regrette d'être obligé d'employer ce terme un peu équivoque, après avoir indiqué et approuvé la décadence de la conception de l'art considéré comme un sacerdoce. Mais il faut bien le reconnaître, et même insister sur ce fait parce qu'on l'oublie : sans prédestination il ne saurait exister d'artiste, que l'on prête à ce phénomène une source divine, héréditaire, ou, simplement, inexplicable, solution à laquelle pour ma part je me résous.

A l'esprit d'un écrivain-né ne sauraient se poser les objections que nous avons examinées : C'est volontiers, et même sans y songer, qu'il se soumet à la nécessité d'une « spécialisation », sachant obscurément qu'elle lui permettra d'atteindre l'universel, auquel l'homme ne parvient que par un canal. C'est sans répugnance qu'il s'adonne à l'étude et au renouvellement des lois de la composition, de l'harmonie et de la technique, y sentant l'unique moyen de capter cet absolu qui dans la vie nous échappe de toutes parts. Et l'idée du désintéressement fondamental de l'œuvre d'art ne lui cause aucune déception, sachant bien qu'elle est le plus sûr moyen d'influer sur les hommes, à cette condition qu'elle doit exercer cette action librement, malgré son auteur et parfois contre ses propres intentions...

Tels sont quelques-uns des miracles de l'art, telle est sa magie, dirai-je pour employer en terminant quelques métaphores à mon tour. Mais pour que ces miracles, pour que cette magie puissent engendrer des œuvres, il faudrait des auteurs qui veuillent bien croire encore en la beauté de leur fonction et s'y dévouer — s'y dévouer sans avoir l'assurance que leur voix ne sera pas étouffée.

Il faudrait aussi, répéterai-je, qu'ils s'appliquent à chercher, sachant maintenant qu'ils ne sont pas des prêtres, ni des prophètes, ni des thaumaturges (je regrette déjà mes métaphores...) une conception plus

saine, plus simplement humaine de leur raison de vivre en ce monde. Ce n'est pas une image, ce n'est pas un nouveau symbole qui les guidera dans cette recherche ; mais un respect suprême, inflexible, constant, de cette réalité puissante qui les a dépouillés de leurs illusions, et qui reste, cependant, plus déconcertante que les rêves. Un artiste, aujourd'hui, doit savoir qu'il n'a pas d'ailes.

Ce n'est là d'ailleurs qu'un avis tout personnel, et il s'écarte un peu de notre sujet. Je n'engage aucun écrivain futur à couper les ailes qu'il croirait posséder.

GABRIEL D'AUBARÈDE.

Quiétudes et Béatitudes

Quand Dieu trouve en un cœur
Le recueillement qu'il désire,
Il aime à le toucher parfois d'un doigt vainqueur,
— Et c'est pour lui comme une lyre.

C'est de la fleur des champs, humains, qu'il faut appren- [dre
Comment se rendre
Agréable au Seigneur,
— Tout en étant paré des beautés de la fleur.

L'Epoux, le cher Epoux de ton âme demande
A s'unir à toi. Mais d'abord
Il faut qu'en floraisons tout ton être s'épande
Et que les lis en toi forment un blanc décor.

Ton âme est un cristal que la splendeur divine
Magnifiquement illumine,
Et le corps dans lequel tu vis n'est un écrin
Où se trouve enchâssé ce joyau souverain.

Qui demande toujours quelque chose au Seigneur
Se trouve en mauvaise posture,
Car il adore ainsi, non pas le Créateur,
Mais bien la créature.

Celui qui garde sa constance
Dans la joie ou dans la souffrance,
N'est pas bien loin, en vérité,
De la Divinité.

Rien en dehors de toi ne te mène ou t'agite.
Comme une roue étrange et qui sans cesse court
Par sa propre vitesse, au gré de chaque tour,
Toi seul règles ainsi ta marche et ta conduite.

Ce qui jette ton âme à la geôle infernale
N'est, remarque-le bien,
Que cette parole fatale,
Oui, « Le mien et le tien ».

Mon âme est un foyer où Dieu, d'un feu Divin,
Brûle comme un bois mort tout ce que j'ai de vain.

Qu'est l'amour, sinon la pierre philosophale,
Puisqu'il fait le départ de la boue et de l'or,
Puisque c'est lui qui du néant me tire encor
Et qu'à Dieu lui-même il m'égale.

Sais-tu bien quelle différence
Sépare l'amour faux du véritable amour ?
C'est seulement après son intérêt qu'il court
Et puis il disparaît lorsque vient la souffrance.

Quand Dieu se trouvait contenu
Dans le sein d'une enfant, miracle d'innocence,
C'est qu'en lui-même alors le point, — le point menu! —
Renfermait tout un cercle immense.

Si ton âme est une servante
Pure comme Marie et comme elle fervente,
Sois bien sûr que le Dieu Très-Haut
S'y réincarne de nouveau.

Si, t'étant abreuvé du sang du Rédempteur,
Tu restes malgré malgré tout stérile,
Tu te verras maudire avec plus de rigueur
Que cet arbre sans fruits, maudit par l'Evangile.

Ma vie est un autel, dont le prêtre est mon âme,
Dont la Victime est mon désir,
Et dont le feu pur et la flamme
Sont l'amour que mon cœur a peine à contenir.

Ce n'est point sur la Croix
Que Jésus-Christ est mort pour la première fois,
Puisque c'est de son sang que se rougit la terre
Lorsque Caïn tua son frère.

Dieu n'a besoin de rien, dit-on ; et toute offrande
N'est pour lui d'aucune valeur
Mais pourquoi se fait-il alors qu'il me demande
Mon cœur, mon pauvre cœur ?

Puisque tout dans la mer se confond avec elle,
— Tout jusques au moindre flot bleu, —
L'âme qui Lui sera fidèle
Elle-même à son tour en Dieu se verra Dieu.

Comme dans l'air l'oiseau
Et sur le sol la pierre,
Et comme le poisson dans l'eau,
Mon âme en Dieu vit tout entière.

La rose que ton œil contemple a, — telle quelle, —
De toute éternité,
Fleuri tout aussi belle
Au sein de la Divinité.

Es-tu fidèle à Dieu, ne penses-tu qu'à Lui,
Tu verras que dans la souffrance
Même la plus intense
Un céleste rayon dans ton âme aura lui.

Sous la terre il n'est point si chétif vermisseau
A qui Dieu ne procure
Ce qu'il lui faut
De nourriture.

Dieu qu'est-il, sinon Dieu? Que suis-je? L'un des hom-
Pourtant, connaissez-vous [*mes.*
L'un de nous,
Vous savez aussitôt ce que tous deux nous sommes.

Il suffit de l'espoir, l'espoir de la moisson,
Pour qu'on jette le grain de blé dans le sillon.
C'est ainsi que notre existence
Des richesses du Ciel doit être la semence.

Angelus SILESIUS.
(1627-1677)

(Traduit par Alzir Hella et O. Bournac.)

Le Précipice

L'endroit était aride, d'une sauvage aridité. A l'horizon, sous le ciel enflammé de nuages rouges fondus par les derniers rayons du soleil, s'étendait la chaîne de la *sierra*, comme une muraille bleu-plomb, aux cimes couronnées de gigantesques roches, et veinée plus bas de blanches stries de neige.

Le berger et son petit-fils faisaient paître leur troupeau de chèvres dans la montagne près du précipice des *Rochers*, où se dresse comme une sentinelle géante de granit le pic de la *Corneille*.

Le berger portait sur les épaules une pèlerine de drap jaunâtre, des genouillères de cuir, et était coiffé d'un bonnet de poil de chèvre ; dans sa main noirâtre comme la serre d'un aigle, il tenait une houlette blanche d'aubépine. C'était un homme rude et primitif ; ses joues, rugueuses comme l'écorce d'un vieux chêne, étaient en partie couvertes par une barbe de plusieurs jours, blanchâtre et sale.

Le gars, au visage rubicond et piqué de taches, courait çà et là, poursuivi par le mâtin, faisait bourdonner sa fronde en décrivant des cercles vertigineux au-dessus de sa tête, et répondait joyeusement aux voix lointaines des bergers et des vaches, par un cri strident semblable à un hennissement terminé par une note claire, longue, argentine, éclat de rire moqueur que répétait à l'infini l'écho des montagnes.

Le berger et son petit-fils voyaient depuis la cime de la montagne, des collines et des coteaux sans arbres, des prairies maigres, parsemées des taches sombres et rondes des buissons de genêt, et des massifs violets de thym et de lavande en fleurs.

Dans le bas-fond, près d'un ravin rempli de feuilles sèches, poussaient des arbustes au feuillage d'un vert noirâtre et des groupes de fougères, d'yeuses et de rouvres.

Le soir tombait, une légère brise soufflait ; le soleil s'enfonçait derrière les crêtes de la montagne ; des serpents et des dragons rougeâtres nageaient dans les mers bleu-nacrées du ciel et tandis que le soleil se retirait, les nuages pâlissaient et perdaient leurs couleurs, et les serpents et les dragons se changeaient en immenses crocodiles et en cétacés gigantesques. Les montagnes semblaient se rider et les vallées et les bas-fonds paraissaient s'agrandir à la lumière faible du crépuscule.

On entendait au loin le bruit des sonnailles des vaches qui passaient dans le vallon, l'aboiement des chiens, l'ululement de l'air et toutes ces rumeurs, jointes aux murmures vagues de la campagne, résonnaient dans l'immense désolation de ces lieux, comme des voix mystérieuses nées de la solitude et du silence,

— Rentrons, mon garçon — dit le berger —. Le soleil se cache.

Le gars obéissant se mit à courir de côté et d'autre, agita ses bras, brandit sa houlette, frappa le sol, poussa des cris et lança des pierres, jusqu'à ce qu'il eût réuni les chèvres dans un coin. Le vieux les mit en ordre : en tête il fit avancer comme guide un bouc portant au cou une clochette et le troupeau descendit vers la plaine. La troupe des chèvres se détachant sur l'herbe ressemblait à une houle noire sillonnant une mer verdâtre. On entendait résonner, monotone et régulier, le joyeux tintement des sonnettes.

— As-tu vu, berger, si le bouc de la mère Remedios est dans le troupeau ? — demanda le vieillard.

— Je l'ai vu, grand-père — répondit le garçon.

— Il faut avoir l'œil sur cet animal, parce que le diable m'emporte si cette bête me dit rien qui vaille.

— Et pourquoi dites-vous cela grand-père ?

— Tu ne sais pas que la mère Remedios a partout la réputation d'être sorcière.

— Et c'est vrai ça, grand-père ?

— Voilà ce qu'a dit le sacristain la dernière fois que je suis allé au village. On ajoute qu'elle jette des sorts sur les bêtes et les gens et qu'elle prépare des philtres.

On dit qu'on l'a vue dans les airs parmi des bandes de couleuvres.

Le berger continua le récit des bruits qui couraient sur la vieille au village et en devisant ainsi tous les deux, ils entreprirent la descente, passant d'un sentier à un autre, et de là au chemin, et s'arrêtèrent enfin devant la porte d'un enclos. On voyait de là la grande profondeur de la vallée ; au loin brillait le ruban d'argent de la rivière ; à côté on devinait le village enveloppé de brouillards; et à quelque distance, sur le flanc d'une montagne, se détachaient les ruines de l'ancien château des seigneurs de ce lieu.

— Ouvre la claie, mon garçon — cria le berger au pastoureau.

Celui-ci enleva les planches qui fermaient l'entrée et les chèvres commencèrent à entrer dans l'enclos en se pressant les unes contre les autres. A ce moment l'une des bêtes prit peur et, s'écartant du chemin, partit à toute allure vers le bas de la montagne.

— Sapristi ! C'est le bouc à la Remedios — s'écria le garçon.

— Cours, cours après lui, mon garçon — cria le vieux, puis il excita le mâtin et le lança sur la piste de l'animal en fuite.

— Va, Loup. Va le chercher.

Le mâtin lança un grognement sourd et partit comme une flèche.

— Va ! Attrape-le ! — criait toujours le berger — Cours !

Le bouc bondissait de rocher en rocher comme une balle de caoutchouc, parfois il s'arrêtait et regardait en arrière, tout grand dressé, avec ses poils noirs et sa barbiche diabolique. Il se cachait parmi les buissons de ronces et de genêts, puis continuait ses cabrioles et ses bonds.

Le chien le poursuivait et gagnait difficilement du terrain ; le jeune berger les suivait tous deux, comprenant que la poursuite cesserait bientôt, car la partie abrupte de la montagne finissait non loin de là sur un espace découvert et en pente.

A cet endroit, le gars vit le bouc qui courait désespérément poursuivi par le chien ; puis il le vit s'approcher d'un amoncellement de roches et s'y blottir. Il y avait

tout près une grotte qui, d'après certains, était très profonde ; le garçon supposant que l'animal était tombé làdedans, s'approcha et regarda par l'ouverture. Sur un rebord de la paroi, couvert de touffes d'herbes, le bouc se tenait immobile.

Le garçon essaya de l'attraper par une corne en s'allongeant à plat ventre sur le bord de la cavité ; mais voyant que sa tentative était impossible il revint sur ses pas, alla trouver le berger et lui conta l'aventure.

— Bête maudite ! murmura le vieux. Nous allons y retourner, berger. Avant, il faut mettre le troupeau au bercail.

Ils enfermèrent les chèvres, et, cela fait, le berger et son petit-fils descendirent sur les lieux et s'approchèrent du bord du précipice. Le bouc était toujours debout sur les touffes d'herbes. Le chien aboyait sourdement du dehors.

— Donnez-moi la main, grand-père. Je vais descendre, — dit le garçon.

— Attention, mon enfant. J'ai bien peur que tu ne tombes.

— Ne craignez rien, grand-père.

Il écarta les broussailles de l'entrée de la grotte, s'assit sur le bord, fit un demi-tour sur lui-même, se laissa glisser le long de la paroi et posa ferme ses pieds sur une des saillies de l'entrée. Il empoigna d'une main la corne de la bête et tira. L'animal se sentant saisi, fit un si violent écart en arrière qu'il perdit pied ; il dégringola et dans sa chute il entraîna le garçon au fond de l'abîme. On n'entendit ni un cri ni une plainte, ni la moindre rumeur.

Le vieux se pencha sur la gueule de la caverne.

— Berger ! Berger ! — cria-t-il, fou de désespoir.

Rien, on n'entendait rien.

— Berger ! Berger !

On croyait entendre, mêlé au murmure du vent, un bêlement de douleur qui montait du fond de la caverne.

Affolé, bouleversé pendant quelques instants, le vieux berger hésitait à prendre une décision ; puis il pensa à demander du secours aux autres chevriers, et se mit à courir dans la direction du château.

Le château semblait être à deux pas ; mais il se trouvait à une demi-heure de chemin, et encore en prenant

à travers champs ; c'était un monument ogival détruit, qui s'élevait sur une clairière ; la pénombre cachait sa dévastation et sa ruine, et dans l'ambiance du crépuscule il semblait se dresser et prendre des proportions fantastiques.

Le vieillard avançait haletant. La nuit devenait plus noire ; le ciel se couvrait d'étoiles ; l'étoile du Berger brillait de sa lumière d'argent au-dessus d'une montagne, pupille douce et rêveuse qui contemplait la vallée.

Arrivé près du château, le vieillard monta l'étroite chaussée qui y conduisait, traversa l'escarpe en ruine, franchit la porte gothique et se trouva dans une cour remplie de décombres, formée par quatre murs lézardés, seuls vestiges de l'ancienne demeure seigneuriale.

Dans la cage de l'escalier de la tour, sous un abri fait de pieux et de chaume, on voyait à la lumière d'une lampe fumeuse dix ou douze hommes, bergers et chevriers, groupés autour de quelques tisons.

Le vieux conta en balbutiant ce qui était arrivé. Les hommes se levèrent ; l'un d'eux ramassa une corde et ils sortirent du château. Guidés par le vieux, ils prirent le chemin de la grotte.

C'était le bouc de la vieille sorcière qui avait entraîné le garçon au fond de la grotte : cette coïncidence prenait de grandes et étranges proportions dans l'imagination des chevriers.

— Et si cette bête était le démon ? — dit l'un.

— Ça se pourrait bien — répondit un autre.

Tous se regardèrent effrayés.

La lune s'était levée ; d'épais nuages noirs, comme un troupeau d'être monstrueux, couraient dans le ciel ; on entendit la rumeur confuse des sonnailles, au loin brillaient les feux allumés par les pâtres.

Ils arrivèrent à la grotte et s'avancèrent vers le précipice, le cœur battant. L'un d'eux alluma une brassée de branches sèches et l'approcha de la gueule de la caverne. Le feu éclaira les parois hérissées d'anfractuosités et de pierres ; une nuée de chauves-souris effrayées s'éleva et se mit à voleter dans les airs.

— Qui descend ? — demanda le berger d'une voix éteinte.

Tous hésitèrent ; enfin l'un des jeunes hommes dit qu'il descendrait, lui, puisque personne ne s'offrait. Il

attacha la corde à sa taille, on lui donna une torche enflammée de branches de sapin, il s'approcha du précipice et s'y engouffra. Les autres, en haut, le firent descendre lentement. La caverne devait être très profonde car on donnait toujours de la corde sans que le garçon fît signe qu'il avait atteint le fond.

Soudain la corde s'agita, on entendit des cris au fond du gouffre ; ceux d'en haut se mirent à tirer sur la corde et ils remontèrent le garçon plus mort que vif. Dans sa main la torche était éteinte.

— Qu'as-tu vu ? Qu'as-tu vu ? — lui demanda-t-on.

— J'ai vu le diable, tout roux, tout roux.

Sa terreur se communiqua aux autres chevriers.

— Personne ne descend — murmura le vieux pâtre désolé — Allez-vous laisser mourir le pauvre berger ?

— Vous le voyez, grand-père : c'est un antre du démon, dit l'un — Descendez, vous, si vous voulez.

Le vieux, décidé, attacha la corde autour de sa taille et s'approcha du bord du gouffre noir.

A ce moment on entendit un murmure vague et lointain, comme la voix d'un être surnaturel. Les jambes du vieux vacillèrent.

— Je n'ose pas... Moi non plus je n'ose pas — dit-il — et il se mit à pleurer amèrement.

Les chevriers, silencieux et sombres, regardaient le vieillard. Au passage des troupeaux qui rentraient au village, les bergers qui les menaient s'approchaient du groupe formé autour du précipice et, informés de l'événement, priaient en silence, et se signaient plusieurs fois, puis ils poursuivaient leur chemin.

Aux bergers étaient venues se joindre des femmes et des hommes, qui chuchotaient, commentant le fait. Pleins de curiosité ils regardaient tous la gueule noire de la caverne et étaient attentifs au murmure qui s'en échappait, vague, lointain et mystérieux.

La nuit se faisait plus noire. Les gens restaient là en proie à une curiosité toujours plus grande.

On entendit soudain le son d'une clochette ; tous se portèrent sur une éminence pour voir ce que c'était. Ils virent le curé du village qui montait, accompagné du sacristain, à la lueur d'une lanterne que portait ce dernier. Un chevrier les avait rencontrés sur sa route et leur avait conté l'histoire.

A la vue du viatique, hommes et femmes allumèrent des torches et s'agenouillèrent. A la lumière sanglante des torches on vit le prêtre s'approcher lentement de l'abîme. Le vieux berger pleurait, secoué de hoquets. La tête penchée sur sa poitrine le curé commença à dire l'office des morts ; hommes et femmes lui répondaient en murmurant ensemble une triste psalmodie; les torches fumantes crépitaient et jetaient des étincelles, et parfois, au cours d'un silence, on entendait la plainte mystérieuse qui s'échappait de la grotte, vague et lointaine.

Les prières terminées, le curé se retira et, à sa suite, les femmes et les hommes, qui soutenaient le vieux pour l'éloigner de ce lieu maudit.

Et pendant trois jours et pendant trois nuits, on entendit des lamentations et des plaintes, vagues, lointaines et mystérieuses, qui sortaient du fond du précipice.

PIO BAROJA.

(*Traduit de l'espagnol par* Ernest LABATUT).

Le Congo

UNE ETUDE DE LA RACE NEGRE

I

LEUR SAUVAGERIE FONDAMENTALE

(Une basse profonde et sonore)

Des gaillards gras et noirs dans un estaminet,
Rois des bouges, aux pieds instables,
Chancelaient et trébuchaient et cognaient sur la table,
Cognaient sur la table,
Frappèrent un tonneau vide avec le manche d'un balai,
Aussi fortement qu'ils en étaient capables,
Boom-boom-boom-boomlay...
Avec un parasol de soie et le manche d'un balai,
Boom-boom-boom-boom-lay.
ALORS J'EUS DE LA RELIGION, ALORS J'EUS UNE VISION
JE NE POUVAIS PAS SORTIR DE LEUR ORGIE AVEC DÉRISION.
ET LA JE VIS LE CONGO SE TRAINANT DANS LA NUIT SONORE
COUPANT LA JUNGLE AVEC UNE PISTE D'OR
(D'une manière plus délibérée, chantée solennellement)
Puis le long de la rive
Des milles et des milles,
Des cannibales tatoués dansèrent en files ;

J'entendis le bruit du chant ivre de sang
Et un os de cuisse qui frappait un gong de fer-blanc ;
Et « Sang » hurlèrent les sifflets et les sifflets des guerriers,
(gradation rapide de vitesse et de vacarme)

Et « Sang » hurlèrent les maigres sorciers aux figures de crâne ;
« Annoncez le mortel voo-doo avec la crécelle,
« Torturez les montagnes,
« Volez le bétail pêle-mêle,
« Pêle-mêle, pêle-mêle,
« Bing !
« Boomlay, boomlay, boomlay, boom ! »
(avec une pause philosophique)

Un air qui rugit, un air épique, un rag-time, un air...
De l'embouchure du Congo
Jusqu'aux Montagnes Lunaires.
(aigrement et avec une mesure lourdement accentuée)
La Mort est un éléphant
Aux yeux de torches et horribles,
Aux flancs écumants et terribles,
BOOM, *volez les nains,*
BOOM, *tuez les Arabes,*
BOOM, *tuez les blancs,*
Hoo, hoo, hoo (comme le vent dans la cheminée)
Ecoutez le spectre de Léopold avec son hurlement,
Il brûle en enfer d'avoir meurtri les mains de ses gens.
Ecoutez comme les démons se moquent et mugissent
En lui coupant les mains dans l'enfer où les feux bruissent.
Ecoutez l'étrange proclamation
Soufflée aux repaires de la sauvage nation,
Soufflée le long des collines où les fourmis blanches travaillent sous l'argile,
Soufflée le long du marais où voltigent les papillons agiles ;

« Faites attention à ce que votre main fera —
(tous les sons en O très dorés. Des accents lourds, très lourds. Des accents légers, très légers, la dernières phrase chuchottée.)
Autrement Mumbo-Jumbo, le Dieu du Congo,
Et tous les autres
Dieux du Congo
Mumbo-Jumbo vous envoûtera,
Mumbo-Jumbo vous envoûtera.
Mumbo-Jumbo vous envoûtera. »

II

LEUR ENJOUEMENT INDOMPTABLE

(Un peu aigre et élevé)

De sauvages joueurs de dés avec un braillement et un cri
Dansèrent le juba dans la cabane des jeux,
Et riaient éperdument et secouaient la ville
Et se moquaient des agents comme des crapules,
Avec un boom-lay, boomlay, boomlay, BOOM.
ET LA JE VIS LE CONGO SE TRAINANT DANS LA NUIT [SONORE,
COUPANT LA JUNGLE AVEC UNE PISTE D'OR
(Lire exactement comme la première partie. Accentuer les idées délicates. Rester aussi léger que possible.)
Je vis un pays de féerie noire,
Un fleuve troubadour,
Où tous les rêves se réalisent tôt ou tard.
J'aperçus le palais d'ébène dans les airs,
A travers les arbres fleurissants au ciel crépusculaire,
Je remarquai les vérandahs ornés et les ferrures —
Je vis l'or, l'ivoire et les os d'éléphants luire.
Et la foule noire riait à se dilater la rate.
Elle se moquait du sommelier babouin à la porte d'agate,

Elle se moquait des airs connus des perroquets
Qui trillaient sur les buissons de ce pays des fées.
(avec pompe)

Survint une bande de sorciers aux figures de crâne
Par la porte d'agate en des habits de flamme.
Oui, des queues-de-pie avec une croûte de feuilles d'or
Et des chapeaux couverts de poudre de diamant au bord,
Et la foule dans la cour poussa des cris,
Et dansa le juba d'un mur à l'autre, enveloppée de bruit —
(avec beaucoup de délibération et le sentiment des fantômes)

Mais subitement les sorciers apaisèrent la foule
Avec un coup d'œil sévère et un chant de ghoule :
« Mumbo-Jumbo vous envoûtera »...
A ce moment-là, de la porte, gras comme des démons,
Entrèrent les princes du Cake-Walk dans leurs habits rouges et longs.
(avec une assurance écrasante, bonne humeur et pompe)
Avec des cannes jetant l'éclat d'un laque brillant,
Et avec des chapeaux hauts de forme rouges comme du vin étincelant.
(vitesse croissante et rythme saccadé)

Et ils pirouettèrent avec leurs compagnons de jeu —
Des jeunes filles noires portant des perles dans leurs cheveux,
Des jupes aux genoux brodées de jasmin doux,
Et des sonnettes à leurs chevilles et leurs petits pieds noirs et fous ;
Et tous ils se moquaient et du chant et de l'ire
Des sorciers maigres les accablant de rire.
(Merveilleuse fut la joie et rare le délire
Qui forçaient ces sorciers renfrognés à sourire !)
(avec un brin de patois nègre et aussi vite que possible vers la fin)

Et puis la Majesté Royale du Cake-Walk commença à
à marcher
Pour obtenir un gâteau énorme et frais,
Sur l'air de « Boomlay, boom, boom, boomlay ».
Pendant que les sorciers riaient — sinistre était leur air,
Chantaient avec les arlequins qui sautaient de travers ;
« Marchez avec soin, prenez garde, prenez garde,
« Autrement Mumbo-Jumbo, le dieu du Congo,
« Et tous les autres
« Dieux du Congo,
« Mumbo-Jumbo vous envoûtera.
« Prenez garde, prenez garde —
« Boomlay, bcomlay, boomlay, boom,
« Boomlay, boomlay, boomlay, boom,
« BOOM ».

(calme, lent et philosophique)

Merveileuse fut la joie et rare le délire
Qui forçaient ses sorciers renfrognés à sourire.

III

L'ESPOIR DE LEUR RELIGION

(Basse lourde. Avec une imitation du tapage
et de la transe des camp-meetings)

Un bon vieux nègre aux quartiers louches de la ville
Prêcha contre la robe de velours d'une sœur vile,
Il braillait contre un frère pour ses airs de coquin,
Pour sa vie de rôdeur, ivrogne et de voleur malin,
Il frappa sur la Bible jusqu'à ce qu'elle fut usée,
Commençant les cris vivifiants du jubilé,
Et certains eurent des visions sur leurs chaises dressées.
Chantaient Jacob et son échelle dorée,
Et tous se repentirent, plus d'un mille,

De leur stupeur, de leur sauvagerie, de leurs péchés vils,
Et ils frappèrent avec leurs livres de chants jusqu'à
ébranler le dôme,
Avec : « Gloire, gloire, gloire, »
Et : « Boom, boom, BOOM »
ET LA JE VIS LE CONGO SE TRAINANT DANS LA NUIT
[SONORE.
COUPANT LA JUNGLE AVEC UNE PISTE D'OR

(précisément comme dans la première section. Commencer par la terreur et la puissance. Finir par la joie.)

Et le ciel gris s'ouvrit comme un voile neuf qu'on taille
Et montra les apôtres en leurs cottes de maille,
D'acier clair et blanc, assis autour,
Leurs yeux de feu voyaient le Congo suivre son cours,
Et les douze Apôtres là-haut sur leurs trônes assis,
Faisaient tressaillir la forêt de leur céleste cri :

(Chanté sur l'air de : « Hark, ten thousand harps and voices ».)

« *Mumbo-Jumbo va mourir dans la jungle*
« *Il ne vous envoûtera jamais plus,*
« *Il ne vous envoûtera jamais plus.* »

(avec délibération et joie croissante)

Puis le long de cette rivière
Les arbres, enlacés de vignes, tombèrent,
Des anges pionniers débarassaient la voie,
Vers Congo-Paradis, pour des enfants la joie,
Vers des capitales sacrées des temples reluisants —
C'était la fin des sorciers aux figures de crânes blancs :

(Sur un ton plus élevé, aussi délicatement que possible)

Là où les dieux sauvages s'étaient lamentés
Voguaient un million de vaisseaux par des anges montés,
Aux rames d'argent et aux proues bleues,
Et des pavillons de soie ensoleillés de feu.

C'était un pays transfiguré, c'était une nouvelle création.
O un vent de chants balaya la noire nation,
(Sur l'air de « Hark, ten thousand voices »)

Et par les bois solitaires on entendit un chant :
« Mumbo-Jumbo est mort dans la jungle —
« Jamais plus il ne vous envoûtera,
« Jamais plus il ne vous envoûtera. »
Les hommes et les bêtes dans les forêts furent rachetés,
Et seulement le vautour osa crier
Auprès des Montagnes Lunaires,
Dans le silence du Congo, l'air :
(En expirant dans un chuchottement perçant et terrifié)
« Mumbo-Jumbo vous envoûtera.
« Mumbo-Jumbo vous envoûtera.
« Mumbo... Jumbo... vous... en-voû-te-ra. »

Vachel Lindsay.

Traduction de Eugène Jolas. (Copyright Kra).

Le bourreau du Pérou

(FRAGMENT)

GOLIATH

Monsieur le Président de la République et Messieurs les Ministres !

AMOUR

Ah oui !

(*Alcaline se met à danser.*)

ALCALINE

Et pourquoi ne séduirais-je pas quelque personnage puisque ce chien sale est froid ? Tra la, la la la, la la.

(*Entrent le Président Nabuchodonosor et les Ministres.*)

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Messieurs... Oh oh.., une charmante jeune fille. Elle danse à la perfection. Quelle grâce ! Quelle légèreté. On croirait voir quelque parole du fond des rêves...

AMOUR

Oh, c'est une délicieuse catin qui n'a rien à refuser à personne : donnez-lui votre petit doigt, Monsieur, je crois qu'elle vous avalera jusqu'au talon.

ALCALINE

Ah ah, salop, tu veux maintenant briser mon avenir. Mais on voit bien que M. le Président connaît les femmes, les petites femmes. Il sait bien qu'elles sont douces, douces comme la farine.

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Oui, mon loup ! Oui, ma petite coquine !

LE MINISTRE DE LA JUSTICE

Hum, M. le Président, je crois que nous sommes venus ici pour...

AMOUR

Laissez, laissez, M. le Ministre. Y a-t-il quelque détail plus important que l'amour ? Une femme, n'est-ce pas tout ce que l'on veut ?

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Excuse-moi, mon enfant. Il est vrai qu'une tâche considérable me pèse sur les épaules.

ALCALINE

Ah oui, tous les hommes sont des cochons.

(*Elle va dans un coin et rattache son bas en montrant sa cuisse.*)

AMOUR

Je suis le secrétaire de Monsieur Victor. Que désirez-vous, Monsieur ?

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Mais... Je suis le Président de la République, Monsieur !

AMOUR

Sans doute ! Je vous écoute, Monsieur.

LE MINISTRE DE LA JUSTICE

Jeune homme, tout ceci est inconcevable !

AMOUR

M. Victor est absent, Messieurs. Vous n'ignorez pas qu'il est le dépositaire de toute l'autorité de l'Etat. A son défaut, je suis l'oreille nécessaire.

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Mes vacances sont terminées. Voici ce que j'avais à vous dire. Le Président de la République du Pérou, et tout le gouvernement sont réunis. Il sied que M. l'Exécuteur des Hautes Œuvres reprenne la place qui lui convient et que le pouvoir réintègre son support.

AMOUR

Ce souci est une fleur de vos fonctions.

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Veuillez, je vous prie, me rendre le Paraphe.

AMOUR

Un instant, Monsieur. Il est nécessaire auparavant que vous soyez mis au courant des affaires pendantes. Connaissez-vous l'activité de M. Victor ? Savez-vous où en est la marche du carosse ?

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Quel carosse ?

AMOUR

N'avez-vous pas été surpris de l'ordre régnant dans les rues ? La ville ne vous a-t-elle pas semblé calme et tranquille, presque déserte.

(*Alcaline, lasse de passer inaperçue, s'est mise à faire de la culture physique.*)

N'avez-vous pas trouvé à l'air une odeur fade ?

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Où voulez-vous en venir ?

AMOUR

Je vais vous lire le rapport que j'ai établi sur l'ordre de M. Victor. Il concerne la situation générale.

(*Les Ministres murmurent.*)

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Il n'y a pas de situation générale sans gouvernement.

AMOUR

Pardon ! Je lis :

— La situation générale sanitaire se présente comme il suit : Les hôpitaux sont vides. Les maisons de santé privées sont fermées. Les entreprises de pompes funèbres chôment et sont obligées de licencier leur personnel.

Cette heureuse situation est due en majeure partie à ce que l'axe de la mortalité s'est déplacé. Seuls meurent les condamnés à mort.

De puis que le pouvoir a été transféré entre les mains de M. Victor, il a été procédé à trois mille six cent soixante-quinze exécutions capitales, soit une moyenne de deux cent quarante-cinq par jour.

Grâce à cette épuration, la criminalité a diminué dans de si fortes proportions qu'on est bien obligé d'arriver à la...

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Est-il possible ?

AMOUR

D'arriver à la conclusion suivante : c'est bien parmi les criminels en puissance que s'est abattue la répression.

En outre depuis que la suppression de la Loi a été proclamée par les faits, la distinction entre les faits qualifiés crimes et ceux qui ne le sont pas, est devenue impossible ; et par là même le crime a été supprimé, et devant l'impossibilité d'en commettre en toute certitude, les criminels que la mort préventive aurait épargnés, ont été mis dans l'obligation de renoncer à leur coupable besoin.

Tel est mon rapport, Messieurs. Il établit devant vos yeux et votre conscience, que M. Victor a bien mérité de la Patrie et de la Société.

LE MINISTRE DE LA JUSTICE

Ceci dépasse un peu le niveau des facultés d'un pauvre homme qui vient de se fatiguer à chasser le Bombyx Seraphicus.

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Eh bien, moi, Messieurs, je déclare ceci... Ah, pardon, Monsieur le Secrétaire, Votre rapport est écrit ? Oui ? Et imprimé ?

AMOUR

Il est tapé à la machine, oui Monsieur.

(*Les Ministres sortent un à un subrepticement.*)

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Oui ? En ce cas il faut bien admettre son bien-fondé, et le prendre en considération. Et somme toute, Messieurs, c'est un résultat merveilleux qu'a obtenu M. Victor. Je propose de lui présenter nos félicitations. Qu'en pensez-vous ?

Quoi ? Oh oh... ces hommes trop simples ont peur de gravir le sommet des problèmes.

(*Alcaline vient se jeter à son cou.*)

ALCALINE

Oui, les hommes sont de petits serpents cachés sous

les pierres. Les étoiles, la langue des femmes et mille autres petites choses leur font peur. Vous êtes dans la vérité, Monsieur.

AMOUR

La paix, beauté ! Ton heure n'est pas venue.

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Attendez, mon enfant, je m'occuperai de votre petit cœur dans quelques minutes. Que disais-je ? Oui. Je prends la responsabilité d'adresser les félicitations du gouvernement à M. Victor.

Je suis très heureux, oui vraiment, d'avoir découvert un homme aussi précieux. C'est un grain de blé contenant un baobab. Et je vais vous dire ceci, mon ami : Si M. Victor voulait s'attacher fortement à l'intérêt de l'Etat, je ferais table rase de ces ignares que vous venez de voir à ma suite.

Voilà qui relèverait le Pérou !

ALCALINE

Ah ! Tout ceci est insensé. Personne ne m'aime, personne ne sait ce que je contiens, moi ! C'est plus qu'un baobab et que le Pérou tout entier.

Mais je suis à bout de forces et je sens que j'ai sur le bout du petit doigt un malheur plein d'épines et de poisons. Amour aveugle, ne veux-tu enfin songer à moi, à m'aimer ?

AMOUR

Ma foi, M. le Président, je puis bien vous dire au nom de M. Victor qu'il accepte votre proposition. Votre repos est assuré et je crois qu'on parlera du Pérou.

ALCALINE

Aha.

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Comment savez-vous que M. Victor accepte ?

AMOUR

Oh, Monsieur, la personne de M. Victor est évidemment un mystérieux puits de force plein d'une eau miraculeuse.

Mais en son nom, on est capable d'opérer aussi des miracles.

ALCALINE

Ah, misérable, il faudra bien que tu portes sur ton souffle le poids d'Alcaline, et que tu l'aimes. Vois cruel, ce qu'il faut que je fasse ;

(Elle se coupe une oreille et la lui jette à la figure. La face d'Amour apparaît rouge de sang.)

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Ah... permettez... il se passe ici des choses... mon vieux cœur... je suis ému.

AMOUR

Quelle enfant ! Cette petite oreille pleine du bruit des coquillages... Mais, reprenez vos sens, M. le Président de la République. Ceci n'est rien.

ALCALINE

Abîme, abîme... Aha...

(Elle se trouve mal entre les bras de Sweet et de Goliath.)

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Je voudrais un fauteuil...

(Amour lui offre un fauteuil.)

Ainsi vous croyez que le nom de M. Victor est doué d'une vertu spéciale, jeune homme.

AMOUR

Vous en faut-il une preuve ?

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Je ne serais pas fâché, je vous l'avoue...

AMOUR

Sweet, Goliath, cessez ce petit jeu. Cette jeune fille peut fort bien se tenir dans une position normale et verticale.

(Sweet et Goliath lâchent Alcaline qui tombe à terre.)

Placez-vous de chaque côté de M. le Président de la République.

(Les aides obéissent.)

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Quels préparatifs !

AMOUR

Et maintenant, Monsieur, écoutez la musique de cette petite machine à secret.

(*Il tape à la machine.*)

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Vous êtes un virtuose !

AMOUR

Vous me flattez ! Mais toute la vertu vient de la machine et de la signature. N'est-ce pas délicieux, cette cadence ? Et je signe : M. Victor.

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Vraiment ?

AMOUR

M. Victor.

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Ah, montrez !

AMOUR

Inutile. Cela ne vous regarde guère et n'a pas d'effet sur vous quoique vous en supportiez les conséquences. Lisez ceci, Sweet et Goliath, aides de M. l'Exécuteur des Hautes Œuvres !

(*Il présente une feuille de papier aux aides.*)

SWEET

Bien, Monsieur.

GOLIATH

Oui, Monsieur.

(*Ils saisissent le Président Nabuchodonosor aux épaules, le soulèvent et l'entraînent.*)

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

Je ne sais si je dois comprendre... Vous m'arrêtez, moi, le Président de la République. C'est un abus de pouvoir... Je...

AMOUR

Oh, il ne s'agit plus de pouvoir, pauvre vieillard. Voyez cela : M. Victor est devenu inutile par lui-même, et vous, sans doute, n'avez-vous pas perdu grand'chose en perdant toute utilité. Cependant c'est M. Victor qui vous envoie à l'échafaud.

LE PRÉSIDENT NABUCHODONOSOR

A l'échafaud ! C'est monstrueux ! Je ne veux pas mourir, moi. Je proteste. Je ne veux pas mourir ! Non, je ne veux pas !

G. RIBEMONT-DESSAIGNES.

(*Copyright Au Sans-Pareil*).

Chroniques

RYTHMES DE CE TEMPS

Le public s'instruit aujourd'hui avec plaisir des histoires anecdotiques que l'on peut écrire sur les hommes et les femmes célèbres. Il n'a que l'embarras du choix, car les éditeurs créent de nombreuses collections : celles-ci, par leur succès même, attestent le profond trouble spirituel que nous subissons. On dirait une vaste confrontation des valeurs occidentales ; on dirait que les hommes d'occident sentent avec tant d'intensité le bouleversement qui s'élabore, qu'ils veulent une dernière fois établir le palmarès de leurs gloires ; ils dressent ce palmarès comme une preuve triomphale et authentique, car ces certitudes du passé paraissent éloquentes, et semblent prouver que c'est bien la civilisation dont nous sommes l'aboutissement qui les favorisa.

On peut dire, d'une manière générale, que les auteurs de ces vies tentent de présenter des héros qui leur échappent presque toujours. Ils brandissent ces figures pour les coller sur des étendards politiques, et c'est une revue étrange que ce défilé sous les yeux des foules des grandes âmes du passé. Terrible liquidation !

En vérité il s'agit de nos jours de tout autre chose. Je n'ai pas l'impression qu'à une école succède une autre école, que la liberté théorique remplace le pouvoir absolu théorique : c'est sur un autre plan que se joue le drame éternel de l'humanité. S'il est une époque que je puisse comparer à la nôtre, c'est celle où l'empire romain s'écroula faisant place aux siècles de la foi chrétienne. Cela ne veut pas dire que les époques soient pareilles ; cela signifie que c'est dans cet ordre d'idées que nous assistons à un changement du monde : ce n'est pas un bouleversement verbal, superficiel, formel en somme, mais bien une transmutation des valeurs d'un cycle de civilisation dans un autre cycle de civilisation.

Parce que nous vivons cette époque, nous la jugeons avec

difficulté. Mais que nous sentions ces événements, ces mouvements, jusqu'à les aimer et les favoriser, cela est précisément la mission de l'esprit. Je prétends même que ceux qui se refusent à cette mission. que ceux qui demeurent alliés par leurs intérêts ou leur pensée à ce que la fatalité condamne, sont coupables et traîtres envers la vie. Ne sont-ils pas ces êtres aux mains pleines de vérités, qui les maintiennent délibérément fermées ? Je ne sache pas de plus impertinente position, de lâcheté plus vaine. Mieux encore : cela stigmatise davantage encore ces alliances de l'esprit avec le pouvoir, cela condamne une civilisation qui tente de mêler dans une communauté au niveau inférieur et établi une fois pour toutes, le mouvement de l'esprit, en l'enfermant dans une satisfaction de soi à fleur de peau, provisoire, instantanée. Cette civilisation veut étouffer le cri d'espoir qui monte incessament de l'homme vers le bonheur toujours plus haut, par quelque aumône de plaisir donnée à une bête vile, chien que contente un os et qui pour le ronger supporte sa chaîne. Et voici ce qu'on a fait des maîtres spirituels : des faiseurs de musique, des jongleurs de mots, des baladins en vérité qui donnent un spectacle pendant que les gens d'armes passent au cou du peuple une minute en repos le collier d'une plus étroite servitude ; oh ! purs esprits, fonctionnaires supérieurs.

Il faut chanter le chant de cygne de « notre » civilisation ; la vie qui marche se moque des barrières en carton de raison. Les premiers, peut-être, nous, à qui notre jeunesse a permis de voir plus clair, nous serons roulés par le flot de la vie. Si nous en avons peur, c'est que nous tenons encore par les habitudes ou les atavismes à des choses indignes, et donc tant pis pour nous. Mais qu'au moins notre esprit nous permette d'entrevoir avec lucidité le visage que cache son maquillage, celui du médiocre satisfait dans un fauteuil confortable. C'est ainsi que j'ai dépassé la crainte : en acceptant la vie tout entière et dans toutes ses conséquences.

Ceux qui prétendent que l'époque est mal choisie, qu'en savent-ils ? Est-ce en quelques années que l'empire des Augustes est devenu l'empire de Saint-Pierre ? Et si le premier disciple n'avait pas eu la foi ? S'il avait cru impossible de lutter contre un géant aux millions de têtes et de bras ? Si tant de fortune lui avait paru inébranlable ? Si tant de puissance lui avait semblé sans faiblesses ?

Je me refuse à céder devant mon bel ennemi. Je suis dans mon domaine, humblement et avec ferveur, conscient des responsabilités prises. Je voudrais que ceux qui sont de l'autre côté de

la barricade comprissent pourquoi je ne suis pas avec eux. Je voudrais que ma voix les touche et qu'ils ne restent pas en suspens, attelés à leur petite besogne et clos en elle. Il faut accomplir sa petite besogne et la haïr dans l'amour du soleil. Il n'y a pas de besogne avilissante ; il n'y a que des âmes viles. C'est le soulèvement des âmes qui changera la face du monde, comme le tonnerre foudroie les choses ou les termites les rongent. Je ne sais pas, personne ne sait, si nous serons le tonnerre ou le termite. Mais hors des cages, ça, je sais qu'il faut vivre hors des cages, librement, héroïquement, à l'ombre des grands gestes vains, en marge des fanfares, seul, uni par le frémissement de son cœur au cœur vaste du monde où frappe le sang de la joie, à coups fermes et forts — le sang de la vie, sauvagement, comme dans la nature sauvage s'épanouit tout ce qui a un corps.

*
* *

En lisant l'histoire de Bartholomé de Las Casas (1) et de ses démêlés avec le pouvoir ecclésiastique et Charles-Quint, je pensais combien, au fond, la situation des intellectuels vis-à-vis des gouvernements de jadis était plus vraie. Il s'agit de la colonisation espagnole au Nouveau-Monde ; Las Casas dit que « tout conquérant qui possède un village est un boucher et un tyran et pèse sur les habitants plus lourd que cent tours. » Il osera affirmer qu'il est « interdit de troubler les Indiens dans la jouissance de leurs biens, soit par l'emploi illégal de la puissance publique pour agir contre la justice et violer l'ordre divin et naturel, soit par la dissimulation, soit par la violence qui sont aussi contraires à la justice. » Il s'écriera avec indignation : « La cause du Seigneur est plus importante que la cause des serviteurs, et les âmes plus précieuses que tous les biens matériels du monde. » Enfin, craignant qu'on lui objecte l'usage que Rome fait des armées impériales, il dira que « la foi est un acte de volonté qui doit opérer librement et sur lequel ne peuvent appuyer ni la force, ni la crainte. » Cet homme sait sa force : il parle sans souci de plaire ou de déplaire ; il est convaincu de sa mission.

J'imagine comment serait traité de nos jours un ecclésiastique montrant la manière dont les peuples européens répandent la civilisation chez les peuples barbares. Voyez les geôles. C'est qu'au

---

(1) Par Marcel Brion — Roseau d'Or n° 21 — chez Plon.

Dieu de Rome, qui était encore une force spirituelle, on a substitué un concept : la civilisation. Celle-ci n'est qu'une formule raisonnable, un ordre formel des besognes, dans l'esclavage des lois dites sociales. Au nom de quelle force peut aujourd'hui se réclamer un homme qui a conscience de ses responsabilités ? Les religions chrétiennes ont pactisé définitivement avec les puissances gouvernementales (et c'est d'ailleurs une évolution fatale — une décadence commune à toutes les religions historiques) ; les penseurs ne redoutent rien tant que de ne pas se soumettre à l'autorité des maîtres du jour ; les hommes connaissent l'angoisse perpétuelle et sont servilement anxieux d'obéir aux lois les plus extravagantes qu'on leur impose par la force.

La faiblesse de nos voix, par le monde, nous la sentons. Aucun motif central autour duquel nous puissions nous réunir, aucun langage, aucune clé, aucune âme qui nous soit commune. Nous sommes dans les ténèbres intérieures et dans une lumière apparente. Nous ne pouvons nous détacher de cette lumière commode : de là vient le malaise. Aucune foi ne nous soulève qui, aussi bien, nous permettrait de rompre définitivement en visière avec les agréments du confortable. Nous avons perdu si totalement le contact avec la nature de l'homme, que nous acceptons ses amputations successives. Notre lâcheté vient de notre misère à ne pouvoir croire à la grandeur de l'homme. Nous le rétrécissons chaque jour davantage dans des spécialisations d'où il ne peut plus s'échapper ; nous lui tuons son âme à coups d'intelligence : je veux dire que nos machines, filles de l'intelligence, lui enlèvent le goût de sentir son âme irradier la joie de son corps, en le collant étroitement à leur mouvement unique et prééedestiné.

J'entends dans l'univers le même cri d'angoisse et de foi poussé par certains. Je voudrais que se précipite l'écroulement des églises qui ont failli à leur mission. Tout ce qui est l'esprit a failli à sa mission ; tout ce qui est l'esprit a trahi. Le temps est venu d'une foi nouvelle. Inéluctablement c'est dans l'homme que Dieu se manifestera. Les prières qui se rejoignent sur l'autel des mondes, emportent avec elles ce son unique d'espoir, qui nous fait reconnaître les uns et les autres malgré les lois et les contraintes.

Qu'on pense à la stupéfaction des peuples quand les machines muettes cesseront de créer un monde de fiction. Qu'on pense à la réalité de nouveau imposée à l'homme. Qu'on pense à la bête tout à coup délivrée et qui court triomphalement avec ses muscles déliés. Je cherche la vie dans ma chair et dans mon

âme d'homme ; je scrute en elles la foi qui nait de ma joie de la vie. Une foi sans dogmes qui pour la première fois se soucie d'être céleste et humaine, universelle et particulière. Une foi sans romantisme et sans codification, comme il y a de la foi dans un arbre qui pousse vers le ciel sa cime irrésistiblement, parce que ses racines boivent les nourritures de la terre et que la lumière est céleste. Une foi dont la puissance accomplit toute la destinée : être, comme la nature est, comme la naissance et comme la mort, impassiblement, avec toutes les ferveurs de la tempête et de l'orage, du soleil et de l'été ; être mon être sans restriction et sans pitié avec tous ceux qui vivent.

Georges BOURGUET.

POESIE

ANTHOLOGIE NÈGRE, par *Blaise Cendrars* (Au Sans-Pareil).

Il est au milieu de la nuit une île lacustre, grande et petite, en forme de cœur. Une seule île sur les eaux, un seul oiseau dans l'île, et d'un chant si pur, si rouge que, lorsqu'il s'élance à la nue conjurée, la pluie prend feu.

Quand il cesse, les hommes s'éveillent : autant de proies promises aux griffes des trahisons. L'amour, léger, plus léger que l'air, monte alors et s'efface de leurs bouches comme il s'évade de leurs mains. Ses pièces de précision, merveilleuses et polies comme le métal et l'eau, disjointes pour la fuite, viennent s'unir, se réunir, sous l'attrait d'un invisible aimant, dans un silence sauvage qui plane plus haut que l'éclair.

Aux portes de la lumière — et la terre n'est plus qu'une tombe sans nom — voici qu'à nouveau se fait entendre le chant, le chant rouge et vainqueur : à son appel répond et se dresse une enivrante liberté dépassant et prolongeant l'appréhension de cinq sens inutiles.

L'étoile et la fumée, la flamme et le froid, le silence et la mort, l'ombre glacée des villes montant et descendant comme une saison perdue, le vin violet des lèvres répandu sur tous les corps et la blessure des seins, la grande ravageuse, le monde et ses entrailles, ses murailles et déjà ses funérailles, tout devient transparent. Sur la glace, la vermine crève par monceaux pressés d'où jaillissent, d'où se détachent des colonnes de feu, des colonnes suspendues et en marche qui se répondent et se rejoignent jusqu'à cet embrasement vorace tout retentissant de clameurs et de l'écho longuement répercuté d'une chute infinie.

Hommes noirs, purs, si purs, plus purs et plus nus que les plus beaux de nos enfants perdus dans leurs machines, vous qui guettez de tous vos arcs croisés sur les lacets du songe l'éveil de ciel et de soleil de nos filles et de nos femmes, ces merveilles de notre vain loisir, vous qui, couchés à l'entrée des déserts, en défendez de votre rire de fouet la grandeur, vous avez depuis toujours refermé vos mains de violence et de mystère sur les clefs de la nuit.

Que l'un de vous la desserre, et à peine, sa main, que l'une de ces clefs se mette à tourner avec une douceur de vertige, et le monde chavire : rien n'est plus rien, rien de ce qui paraissait être. Les fausses réalités se disjoignent ; dans leurs lézardes foisonne soudain, anonyme et qui n'est à personne, l'herbe magique. Elle pousse à l'allure du songe, elle recouvre la terre et l'unit au ciel, et sous elle blanchissent et luisent les os nus et rongés des civilisations passées, présentes et futures. Elle est la poésie dans sa matière et son essence, la légende éternelle de l'homme au carrefour des mille et une minuits. Elle agit sur l'être et le délivre des contraintes spatiales ; elle l'entraîne, sans peur ni recul, « au bout du monde », dans cette longue fuite souterraine, sans arbres ni terre, sur des vents glacés et des eaux obscures, elle l'entraîne sur le cheval qui a coûté les mamelles d'une mère et le conduit entre les désirs de feu et les luxures de glace jusqu'à l'unique aventure.

A nous qui de la misère de nos jours tombons sans cesse au gouffre effrayant de nos nuits, elle porte le message vengeur. Saluons-le, mes amis, comme à l'entrée d'une ville de soleil et de sang les masques de l'amour, chaque année, s'inclinent au passage du maître.

André GAILLARD.

Il n'est personne qui, lisant dans notre numéro de mars la chronique *L'Esprit et le Temps* consacrée à DÉFENSE DE SAVOIR, n'ait aussitôt rectifié l'erreur d'impression qui, se jouant d'un mot, attribuait à Paul Eluard la phrase : « *la farce absolue de la poésie purifiera les hommes...* »

Il est à peine utile d'ajouter que, s'agissant de la poésie, il ne pouvait être question que de sa « *force absolue* ».

A. G.

LIVRES

AUX FONTAINES DU DÉSIR, par *Henry de Montherlant* (Grasset).

J'ai essayé de dire ailleurs comment la clef de l'œuvre de Montherlant est l'esprit des mystères antiques et l'idée du sacrifice générateur ; comment il apporte un nouveau paganisme et tend à donner à son œuvre comme à sa vie cette forme poétique : la *féerie*.

Dans chacun de ses livres il y a une crise ; elle se dénoue par un sacrifice ; et la vie recommence.

Aux Fontaines du Désir marque la crise essentielle, où tout l'être du poète est engagé. Il ne paraît pas douteux qu'un jour on distinguera dans son œuvre ce qui a été avant ce livre, et ce qui aura été après.

Le philosophe *Peregrinos*, après avoir fait alterner en lui tant de personnalités diverses que ses contemporains l'avaient surnommé Protée, finit par se détruire, corps et âme, pour se regagner éternellement. Le poète de *Sans remède* se sacrifie lui-même, pour renaître. Dans *Barrès s'éloigne*, c'est le maître qui est sacrifié. Il doit bien y avoir eu quelque part sur la terre des religions où les hommes, irrités contre leurs dieux bien-aimés, les brûlaient.

Dans la nature, les insectes qui se métamorphosent, malgré le remue-ménage qui bouleverse leurs tissus, ne sortent pas de leur espèce, n'échappent pas à eux-mêmes (hélas ! gémit le poète de *Sans remède*). Le plan de structure, l'idée directrice, est toujours là. De crise en crise, même dans ses négations (y a-t-il des négations ?) Montherlant continue de se construire. Le feu qui brûle au fond de son jardin, dans *Appareillage*, est un *auto da fe*, un acte de foi, quelque chose de positif, malgré tout ce qu'on peut dire. Montherlant sera toujours, sera de plus en plus Montherlant. Je suis de ceux qui s'en réjouissent.

Dans le désarroi de *Sans remède*, dans la forêt sensuelle (comme dit Valéry) de la féerie tourmentée, se dressent toujours plusieurs pensées et grandes et salutaires.

L'idée de la grandeur, de la grandeur désintéressée :

« Par là il (Peregrinos) se rapproche encore de nous qui, ne pouvant avoir de foi, ni cependant nous passer de grandeur, rêvons à ce que cela pourrait être de mourir volontairement pour

une cause à laquelle nous ne croirions pas. La vraie grandeur, celle qui est complètement vaine, qui ne nous sera comptée nulle part. La vraie duperie, — et ce qui ne trompe pas. »

L'idée de l'indépendance :

« A l'heure où j'écris, un bien prime pour moi tout le reste... c'est l'indépendance de l'esprit et de la vie. Dans ce pays-là on n'est sur le chemin de personne. Quelques hommes décriés et heureux s'y croisent de loin en loin. Ils ne se parlent pas, ils marchent dans des directions opposées ; pourtant ils se saluent de la tête, au passage, tandis que chacun s'en va sur sa hauteur pour y allumer une flamme libre dans la solitude. »

L'idée de la sincérité. Etre soi, grand dieu ! comme l'ont été tous les grands, avec violence, avec défi, avec insolence.

Et garder son orgueil dans sa solitude, comme Tibère en agonie, ne trouvant personne à qui remettre son anneau, remet l'anneau à son doigt. (*Aux Fontaines...*, p. 249.)

Un esprit de révolte, qui souffle dans l'art, comme il souffle parfois (trop rarement) dans la science.

Qu'on le dise ou qu'on ne le dise pas, il est salutaire d'être de temps en temps dégoûté des choses, des êtres et de soi-même ; de se sentir *traqué* par un ennui immense, et de fuir le monde et soi-même. C'est le nœud de toute crise. Ne sont vraiment courageux, à la guerre, que ceux qui ont connu la peur. Ne possèdent la vraie force morale que ceux qui ont connu cette autre panique. La « génération de la guerre » ne peut être forte qu'à condition d'avoir passé par là, et c'est Montherlant, on le reconnaîtra un jour, qui lui aura révélé cette obligation morale. Si elle a été dégoûtée de la guerre, il faut qu'elle soit dégoûtée de la paix, dégoûtée du présent, d'elle-même ; dégoûtée de ce qui est, au nom de ce qui doit être. Le thème de l'évasion n'est-il pas chéri de la jeune littérature ? Malheur à qui est un prisonnier satisfait et ne cherche pas à s'évader !

« Rester sur le bord : toute sa vie il a fait cela, cet homme-cerveau. Voyeur de la guerre, voyeur de la religion, voyeur de l'amour, qui partent éternellement sans l'emmener. »

Qu'il faut avoir d'abord admiré pour jeter plus tard ce cri ! Mais soyez sûr qu'il y a des leçons de Barrès que Montherlant n'oubliera jamais. Sa mordante franchise déblaie notre mémoire, jette les couronnes fanées, élève la vraie grandeur en l'isolant dans la liberté.

On a mis une certaine complaisance à caractériser l'ivresse et la détresse sensuelles de Montherlant, à ne pas le suivre à la hauteur où il pose, comme une flamme d'appel, son drame personnel, qui est celui de nous tous.

« Avoir eu de l'ardeur, de l'énergie, de l'audace, et n'avoir pu les mettre à la disposition de quoi que ce soit, par manque de foi en quoi que ce soit d'humain.

Et aujourd'hui, ce rassasiement, ce détachement, cet effacement, tous ces biens de l'ascétisme, en somme, ne pouvoir les offrir à quoi que ce soit, par manque de foi en quoi que ce soit de divin. »

Qu'est-ce qui manque ? la foi, ou l'objet de la foi ? Quel est celui des deux qui crée l'autre ? Toute la question est là.

Pour l'art d'écrire : *Aux fontaines du désir* marque une date dans l'œuvre de Montherlant. Ceux qui se rappellent les laves débordantes de la *Relève du matin*, les « grandes ondes soulevées » (l'expression est de Madame de Noailles) du *Songe*, la prose déjà plus nue, comme il sied en athlétisme, des *Olympiques*; la hauteur du *Chant funèbre* ; et l'échelle de tons sur lesquels, de l'*alegria* au sublime, sont orchestrés les *Bestiaires*, se délecteront, dans ces *Fontaines du Désir*, à une langue et un style d'essence surtout latine, mûrs, nerveux, où le jeu des muscles est visible (comme dit Virgile du cheval de choix) ; quelquefois l'invective et le coup d'épée, souvent le sourire et le parfum des fleurs.

Dans ce livre, Montherlant élève à une beauté de poème gnomique la grâce et la force du genre qui au roman dispute l'avenir : l'Essai.

Etienne BURNET.

PRUDENCE HAUTECHAUME, par *Marcel Jouhandeau* (Nouvelle Revue Française).

Le brûlant calvaire de M. Godeau, ses haltes terrestres et infernales, tout cet étrange évangile d'une créature convulsée, Marcel Jouhandeau nous l'avait savamment dépeint dans ce livre qui demeure inoubliable, et auprès de qui l'on retourne souvent, tant il apparaît inépuisable. Et cependant, à côté de tel ou tel autre de ses livres, il fait figure de hors-d'œuvre : Marcel Jouhandeau ne pourra jamais se défendre d'être, même pour le moins commun de ses lecteurs, le chroniqueur de Chaminadour.

Après cette fugue vers les régions mal aérées dans lesquelles M. Godeau aimait choyer ses scrupules, Marcel Jouhandeau retourne à ses premières prédilections. Mais d'avoir aussi profondément communié avec les propres émotions de M. Godeau, l'a malgré lui peut-être obligé à perfectionner sa méthode, et les contes qui accompagnent *Prudence Hautechaume* sont autant d'étapes vers cette maîtrise sœur des chefs-d'œuvre.

Faut-il s'en réjouir ? A la ligne un peu sommaire qui cernait autrefois le visage d'un Pincengrain ou d'une Madame Bob-Aklar, — ligne qui laissait admirablement transparaître la féroce poésie de ces créatures inquiétantes, — Marcel Jouhandeau en a substitué une autre, non plus légère et quasi-schématique mais enfoncée à même la chair et l'âme d'une Marie Albinier ou d'un Sarciret. Ce changement de perspective équivaut à un renouvellement, à une métamorphose idéale d'un procédé mis à l'épreuve. Du reste, au risque de se condamner lui-même à une perpétuelle redite, Marcel Jouhandeau ne pouvait choisir d'autres solutions. Et je doute fort qu'il n'a pas sacrifié le « pittoresque » psychologique de ses premiers contes à l'intensité absolue des derniers, sans un déchirant regard jeté en arrière.

A force d'assister, en spectateur circonspect, aux agissements d'une humanité assez méprisable, une heure arrive où, las de ce rôle en somme un peu trop impassible, on doit éprouver la maligne nécessité de se jeter tout à coup dans la vie de ses héroïnes, et voici maintenant qu'il souffre et rayonne avec elles, prend place dans leur martyre et l'exprime avec d'autant plus de chaleur.

Il ne tâtonne plus comme autrefois, lorsqu'il feignait cette sécheresse fiévreuse. Il n'apporte plus, devant les événements, ce visage attentif et servile. Il peut délibérément prendre position dans le cœur d'une aventure, s'acharner sur d'autres victimes avec le maximum de passion et de connaissance. Par là, il veut sans doute nous signifier sa mystique sérénité, rançon inévitable d'une perfection provisoirement atteinte.

Un peu d'émotion a été sacrifiée, au cours de cette métamorphose, et ce sacrifice s'explique du fait que toute candeur est aujourd'hui bannie. Tout enrichissement psychologique nuit obligatoirement à cette mystique connaissance des êtres et des choses, née toute seule de la poésie du cœur. Pour mieux dire, la cérébralité de Jouhandeau a quelque peu maltraité sa sonore sensualité de jadis.

Mais sans doute aurions-nous tort de lui reprocher sa nouvelle attitude. Tout homme, en qui l'artiste prévaut, peut se permettre ces jeux et ces miracles. Marcel Jouhandeau, du reste, nous a donné récemment le droit de penser que *Prudence Hautechaume* porte sa fin en soi : je veux parler de *Manhattan*, et de la riche matière qui anime tout au long cette œuvre inattendue.

Louis ÉMIÉ.

ESSAI SUR L'INTROSPECTION, par *Jean Prévost* (Au Sans Pareil).

Je ne suis ni critique ni psychologue ; aussi ne vais-je pas juger ce livre, je ne saurais même en juger, et j'oserais à peine écrire quelques impressions, s'il ne m'avait prodigieusement intéressé.

Lorsque j'étudiais la psychologie à l'Université, mon professeur, qui avait le regard d'un psychologue, comme se le figurent les simples, c'est-à-dire le regard de celui qui fascine pour endormir ou pour tirer de vous des aveux, mon professeur, dis-je, était un homme très ferré dans la matière et qui ne s'encombrait pas de préjugés philosophiques ; mais il était trop savant, il connaissait une série incalculable d'expériences, apprises ou personnelles, par lesquelles il constatait des faits de sensation. Il nous intéressait beaucoup à cette époque où il ne fallait en somme pas grand chose pour nous étonner ou nous distraire. Il nous a beaucoup appris, mais son enseignement ne valait pas plus que s'il ne nous eût débité que des anecdotes.

Or quelle surprise, et quel plaisir, de lire dans l'ouvrage de Prévost (dont le titre seul est effrayant) qu'un psychologue est le plus intéressant de tous, parce qu'il est le plus naïf. Il s'agit de William James. Oh ! vous avez beau ajouter entre parenthèses (« si l'on aime mieux, le plus sincère ») le mot, mon cher Prévost est prononcé, écrit. Et je vous en sais gré. Cette sincérité, cette nudité, de votre part, me transporte de contentement. C'était bien ce mot qu'il fallait écrire, et tout est changé : la voie est ouverte. Je sens moi-même toute la naïveté qu'il y a dans ma propre constatation et dans ma suprise. Tant pis, c'est cela que j'aime dans ce livre, par ailleurs assez grave, mais d'une gravité saine et droite, aux yeux clairs et aux joues fraîches.

Cela m'a fait penser à ces deux livres que j'ai lus plus vite ; non pas qu'ils donnent moins à réfléchir, mais ils sont directs et organisés : *Plaisir des sports* et ce savoureux et dru *Merlin*. *L'Essai sur l'introspection* n'explique pas ces livres, qui sont vécus, qui vivent, mais les éclaire ; en lisant l'*Essai*, je vois mieux, par le dedans, le corps et l'âme de ces deux ouvrages, et je me mets à les aimer comme de bons et chauds camarades. J'aperçois que celui qui a osé parler de la naïveté de William James (et je ne m'occupe pas de savoir s'il a parfaitement raison en employant ce mot à propos de ce psychologue) et de « jeu » à propos de lui-même, exprime tout simplement, et d'un mouvement spontané, sa propre croyance en cette naïveté, source de

lumière, aussi bien pour celui qui en possède, que pour ceux qui veulent être éclairés.

Dire d'un auteur que l'on comprend mieux son œuvre, mettons scientifique, parce qu'on a lu d'abord son œuvre d'imagination ou de sensation, c'est, je crois, un éloge assez important. La science doit jaillir de l'homme, comme le style jaillit du caractère.

Franz HELLENS.

LE PRIEUR DE PROUILLE, par *Henri Duclos* (B. Grasset).

Beau sujet de méditation, cette vogue des biographies que l'adresse de deux éditeurs surtout — pourquoi ne pas les nommer, la N. R. F. et Plon — a si loin étendue. Encore que d'emblée je n'y sois pas très acquis, je ne conteste pas que la formule « vie romancée » nous ait valu des réussites. Au surplus, elle a d'intéressantes dérivées. Une que j'appellerais volontiers « critique biographique » et qui s'avance moins loin vers le hasard, emprunte davantage à l'érudition et s'en réfère surtout à l'œuvre, a, particulièrement, donné des résultats sérieux, et ici c'est à Kra qu'il faut offrir la palme.

Si, compte tenu des exceptions, nous jugeons dans son ensemble ce domaine nouveau, — et sans examiner le problème sous l'aspect non moins vaste où il rejoint le public — ne faut-il que reprocher à ceux qui l'exploitent trop d'empressement à faire vite et facile, peut-être même trop de désinvolture dans l'aisé bénéfice que vous offre un soleil durable quand on n'a jusque-là brillé que par ses lampes ?

Voilà un livre qui vient au secours de vingt écrivains combattus. Il apporte en faveur de tous un argument auquel on aimerait que déjà le dixième eût sûrement songé. Il sanctifie le genre, il l'embellit, l'élève et soudain nous le donne comme un pur ciel d'exil où de beaux esprits de ce temps vont chercher leur grand air. Notre époque manque de grandeur et de religion? En route. Jadis, l' « ailleurs » des poètes était un paradis dont eux seuls savaient tourner les serrures ; il y eut ensuite, et récemment, cet « ailleurs » qui est l'immense partie de la terre où l'on n'a pas sa vie. On a banni les poètes de la littérature qui compte, ils se lisent entre eux et n'ont pas de vitrines ; et l' « ailleurs » universel, le voici tellement parcouru qu'il y a dans nos bibliothèques quatre-vingt fois le tour du monde.

Alors partons chez ceux qui avaient d'amples âmes, parcourons leurs destins comme des cieux partis, demandeur-leur quel-

ques secrets pour n'être pas si minces, et pour le moins en les exaltant prouvons notre nostalgie des cimes, excusons-nous de vivre dans ce siècle, en effet souvent pauvre. Henri Duclos ne nous l'envoie pas dire : c'est parce que son temps le dégoûte qu'il a cherché très loin de l'heure une noblesse alentour introuvable. Déjà une originalité. Que le remercient tous ceux dont on croyait qu'ils demeuraient pourtant assez près de la mode.

J'imagine d'ailleurs que s'il a pensé, dans l'explication sincère de son geste, leur tendre un peu la perche, Henri Duclos n'a pas manqué de sourire avec quelque dédain. D'abord parce qu'il a sa belle sincérité, ensuite parce que son livre est au-dessus de beaucoup qui, jusqu'ici, n'avaient pu parvenir à se faire excuser. Il est, ce livre, empreint d'une fière grandeur. Elle vient de Dominique beaucoup, mais très vastement aussi du décor grave où s'édifia son œuvre. A lire Henri Duclos, il ne semble pas que Dominique eût pu ailleurs que dans ce Rasez ancré comme un récif trouver le point précis de sa plus large voix, et du plus nécessaire, et du plus convaincant, et du plus obstiné de sa voix. Dominique et cette terre ne font qu'un, dans ces pages fortes. Devant leur longue divergence, on songe à un corps que son âme n'arriverait pas tout de suite à tenir.

D'où une unité surprenante dans la ligne, comme de ces routes qui n'ont longtemps aucune courbe, mais qui peuvent avoir des sommets : et celui de ce livre par ailleurs tout illustré de très vieux temps — villages, châteaux, églises et glèbes — est sans conteste cette rude évocation à l'estampe de la Croisade contre les Albigeois dans ses pires épisodes. Une verve, là-dedans, une couleur, mais la sûreté, mais l'équilibre ; un allant de médiéval discipliné, une sorte de classicisme flamboyant. Un livre qui sonne droit. Un livre.

Je loue en son auteur cette indépendance foncière du créateur véritable qui l'incita à choisir son thème en un temps dont les archives et les mémorialistes ne lui mâchaient pas la besogne. Il a pu, là, apporter beaucoup de ses dons et sans jamais sortir de la vraisemblance plus qu'il est accepté de le faire lorsqu'il s'agit de religion, où le mystère a une part.

On ira loin, très loin, dans la biographie romancée. Et cet « ailleurs » s'il devient un poncif aura lui aussi des distances. De vrais poètes ne s'y sont point mépris. Une fois le genre admis, qu'Henri Pourrat annonce un « Vercingétorix », voilà qui m'enchante. Aux environs d'Adam — à vous, Joseph Delteil — nous retrouverons le poème.

Henri DALBY.

LA NYMPHE AU CŒUR FIDÈLE, par *Margaret Kennedy*, traduction par L. Guilloux (Feux Croisés, Plon).

N'importe quel livre de jeune fille anglaise semble supérieur à ceux de ces écrivains français qui, depuis quelque temps, se sont inconsciemment inspirés d'une littérature anglo-saxonne, et, qui, pour avoir témoigné d'un souci du fantastique, ont donné des récits curieux, débarrassés d'une formule d'actualité, mais, il faut l'avouer, assez manqués dans la forme. Aucun sens réel de la complication, aucun goût des situations équivoques, de ces conflits obscurs qui vont chercher leurs causes vers les régions les plus troubles de l'inconscience, rien de ce qui agite et fait la quotidienne préoccupation des esprits nordiques, ne venaient distraire leurs personnages, mal détachés d'une logique essentiellement française.

Au contraire, suffit-il d'ouvrir, au hasard, le premier livre d'une collection de traductions, pour y retrouver, amassé en une admirable confusion, tout ce à quoi ces jeunes écrivains s'étaient efforcés d'atteindre. Un flot d'événements emporte une multitude de personnages qui semblent poussés les uns contre les autres par des forces secrètes. Et, voici que d'un pur roman anecdotique, composé selon les pires conventions, surgit la vie avec l'incohérence qui est, peut-être, une de ses seules lois. C'est une belle surprise pour des lecteurs malheureusement habitués, dès l'enfance, à se déshabiller en public avec la plus parfaite facilité, que ce soudain contact avec des gens qui disent « dormir » pour « coucher », dans un pays où le manque de liberté, le respect des traditions, n'ont pour résultat que de créer des situations extrêmement compliquées, et un constant désir de révolte.

Ainsi, n'ayant jamais, par désir de facilité confortable, entamé la valeur de certains instincts, est-on plus près de la nature. Sans doute, est-ce pourquoi des petites filles jouent les principaux rôles dans le livre de Margaret Kennedy. « Les nymphes au cœur fidèle » ont, réellement, quatorze ans ; l'âge auquel on est le mieux prêt à vivre. Car, c'est témoigner d'une étrange sénilité d'esprit que de croire les seules maritornes, plus expertes à l'amour, que des petites filles en parfaite disponibilité de corps et d'esprit. Voilà qui explique pourquoi un jeune musicien Lewis Dodd n'hésitera pas à quitter sa femme afin de suivre une écolière qui n'a jamais cessé de l'aimer, et à qui deux tresses sur le dos ne sont pas un suffisant prétexte pour l'empêcher de devenir sa maîtresse. Nulle part ailleurs, plus de troubles passions qu'en ce pays où l'on n'a pas tenté de l'amour une explication

passe-partout. Le désordre de la famille Sanger est bien représentatif de cet esprit de révolte qu'ont toujours éprouvé certains artistes envers les odieuses conventions d'une bourgeoisie puritaine. Mais, c'est justement cette oppression qui peut amener de tels drames. Les enfants du « Cirque Sanger » errent à travers l'Europe. Des juifs autrichiens les suivent dans leurs pérégrinations. Les excuses de musique, de snobisme, de promesses de mariage avec le désir d'avoir beaucoup d'enfants, de voyages, de déplacements, de collèges Anglais avec des matchs de hockey, de disputes de ménages, de gens sans cesse préoccupés du qu'en dira-t-on et de couples qui sont obligés de se marier à Vienne à cause de leurs nationalités compliquées, servent à illustrer cette longue histoire que la jeunesse des personnages aurait suffi à nous faire aimer.

Georgette CAMILLE.

GILBERTE ET L'AUTORITÉ, par *René Bonnefoy* (Au Sans Pareil).

M. René Bonnefoy a fait là un roman curieux, un peu artificiel, comme il semble, du reste l'avoir voulu. Dans le premier chapitre de l'ouvrage, nous lisons : « Basilide, hérésiarque alexandrin, sur qui les moines ont précisément beaucoup disserté, avait imaginé, pour expliquer le combat de la raison et des passions, que nous avions deux âmes. Je ne suis pas éloigné de croire, comme Basilide, que notre âme est double et qu'en nous se dispute le bien et le mal, mais avec cette réticence moderne : à savoir que le bien et le mal sont presque toujours interchangeables selon le point d'où on les considère... »

Cette dualité, l'auteur l'exprime en créant deux personnages qui représenteront chacun une idée, une sorte de système. Nous assistons à la création littéraire de ces deux types ; dans un chapitre sous forme de journal « sans dates », nous voyons comment l'auteur les a conçus, comment il veut nous les montrer. Guy et Gilberte peu à peu apparaissent sous nos yeux, peints et définis... et le roman commence.

Roman assez peu romanesque, il est vrai. C'est une suite de chapitres où sont consignées les discussions des deux personnages et de leur monde, la lutte des principes. Guy représente la rectitude traditionnelle, la réflexion, l'ordre préconçu, la continuité ; Gilberte, c'est la nature, l'élément, l'horreur de la tradition et des préjugés. Voyez ces deux êtres ensemble ! Cependant l'auteur les oppose sans qu'ils se détruisent entre eux.

Et bien que M. Bonnefoy ne choisisse pas ouvertement, on sent qu'au fond, chacun de ces deux types contient un peu de l'autre; je veux dire que chacun d'eux possède suffisamment son contraire pour que tous deux puissent s'accorder enfin. C'est du reste ce qui arrivera. Guy et Gilberte deviendront des amants. L'auteur ne nous dit pas si cet accord sera long.

Ici, l'amour joue le rôle non seulement d'intermédiaire, de lien, mais il est proprement cette part commune dont je viens de parler où chacun sacrifie un peu, l'un de sa nature, l'autre de son intelligence ; part très homogène, ce qui montre que le bien et le mal sont faits pour s'entendre...

Franz HELLENS.

AU SOUFFLE DU DÉSIR, par *Claude Dazil* (Baudinière).

L'émancipation de la femme tentée à grand renfort de doctrines et d'action sociale n'empêchera jamais certaines femmes de conserver des mentalités et des gestes de courtisanes, tout comme la Déclaration des Droits de l'Homme n'a pas ôté à certains d'entre nous le goût de la servitude et de l'effacement. Ce qu'elles aiment dans l'amour a-t-on dit de ces femmes-servantes c'est l'esclavage même de l'amour — une certaine complaisance dans l'abaissement, cette volupté d'obéir à un désir plus fort, plus magnétique. Et cela, qui formait jadis l'esprit servile des harems, point n'est besoin d'en chercher en Orient le témoignage. C'est encor le secret de bien des unions en nos pays.

Je suppose que Claude Dazil qui revendique courageusement l'indépendance de ses pareilles et leur demande en retour les vertus et la fermeté d'âme qui légitiment le don de la liberté, a voulu dans son dernier roman, *Au souffle du Désir*, donner la peinture, une peinture vraie jusqu'au dégoût d'une de ces créatures formées pour l'amour domestique des maisons closes. Annie Brécourt, qui lit Catulle en étude et se demande dès la puberté de qui *elle deviendra la proie*, se forme déja une assez basse idée de l'amour, et toute femme qui apporte au seuil de sa vie sentimentale cette passivité résignée est toute prête à glisser de main en main, de déception en déception sans jamais rencontrer le plaisir. Ce dernier est le butin de l'orgueil, pour les deux sexes, et le don, consentement joyeux, ne doit pas être le fruit d'une défaite.

Comment s'étonner après cette impréparation, dans une famille de bourgeois cupides, des insuccès d'Annie Brécourt qui essaie

l'un après l'autre un mari et deux amants sans éprouver une seule fois cette joie totale, cette émotion qui paralyse toute raison ?

J'applaudirais volontiers aux intentions de Claude Dazil si j'étais bien sûr qu'elle veuille décourager ses pareilles par l'affligeant spectacle de cette quête des sens et que, par cet exemple, elle veuille jeter le discrédit sur les tares d'une éducation trop répandue. Mais il y a dans la psychologie de l'héroïne une certaine équivoque. Bien entendu, Annie ne s'en prend pas à elle-même de son impuissance : elle en accuse, sous ses formes successives, le partenaire. L'auteur devrait bien nous rassurer, car il est inadmissible qu'on rende les hommes toujours responsables de ce qu'on ne rencontre pas auprès d'eux les satisfactions entrevues au cours de certaines rêvasseries. Il serait beaucoup plus loyal d'apprécier leur dévouement quand ils en font preuve et leur ardeur quand on sait l'éveiller. Mais c'est là simple chicane. Parce qu'un tempérament est indigent, un caractère veule, il ne s'ensuit pas qu'on doive aussitôt condamner les représentants des deux sexes. On trouve encor de par le monde des exemples d'entente et d'exaltation mutuelle. Il faut plaindre les êtres atones, voila tout.

Mais l'aventure est tellement plus passionnante que le thème et le cadre plus grand que le sujet ! La romancière de *Madiette* sait admirablement conter et faire vivre ses personnages. Elle a de beaux dons de narratrice et sait guider notre curiosité sans jamais complètement la satisfaire ni la lasser ; elle écrit une langue vigoureuse, pleine d'images, d'expressions colorées, toute échauffée du soleil africain qui dore les gens et les choses de ce livre et qui éclate à chaque page en mots de feu, comme un pétillement de braise en plein vent.

Jean Ballard.

•

Passages, par *Emmanuel d'Astier* (Sans Pareil).

Prénoms, graphiques sexuels où l'inflation des apparences prend brusquement une réalité tangible : June, Priscilla, Wada, Marthe ; Marthe, Wada, Priscilla, June, autour de votre chair sonore, l'homme bande les pièges d'un désir dont il ne peut être que la proie. L'éternel malentendu du sentiment et de la chair creuse des lacs secrets où les larmes des amants s'assemblent par de belles cascades en grands miroirs calmes : le feu, le vent, la terre et la propre apparence de l'eau, tour à tour s'y dénouent en petits conflits d'ombre et de lumière.

Victoire à la Pyrrhus, les adversaires s'ignorent plus encore

après avoir combattu... Les volitions comme les petites vagues au long des plages dénouent elles aussi leurs volutes de sang et de mystère. Sur l'eau des yeux plus limpide que celle des fonds de sable, les promesses en forme de voiles marines et de pubis s'en vont avec les vents vers d'autres terres à mémoire. Et cependant, que la nuit descende encore une fois, qu'une fois encore le désir tende les mêmes corps usés, tout est remis en cause, les mots d'amour lèchent les mains comme des chiens familiers et l'inquiétude se soulève aux taies des couches avec les mouvements orageux de la passion et de la mer.

C'est là, le cadre d'images que l'action de « Passages » me suggère. Emmanuel d'Astier y fait évoluer les personnages de son roman avec une précision qui m'a agréablement surpris. Roman, le mot est peut-être un peu trop étoffé pour définir cet ouvrage, c'est à la fois moins et plus, plus surtout par des notations autobiographiques à peine transposées où le poète transparait à travers l'écrivain. Emmanuel d'Astier laisse, avec ses « Passages », favorablement augurer de ses prochains ouvrages.

Jean MALAN.

IRÉNÉE, par *Henri Bosco* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

A peine si l'on ouvre le livre d'Henri Bosco et des bouffées de poésie, senteurs des fleurs de la Méditerranée latine, arome des nuits d'été, vous viennent au visage avec ces premiers mots: « Ce fut à Capri... Un bloc de pierre bleue dans une eau de cristal où nagent des requins pleins de mélancolie... » Et dès les premières pages on est vite persuadé que cette poésie n'est pas fortuite, de rencontre, mais formulée par un dessein bien évident. L'auteur d'*Irénée* s'est constitué un style, qui est une prose non seulement musicale et rythmée, mais bien encore intérieurement rimée. Il suffirait de modifier la typographie pour retrouver à chaque page de charmants petits poèmes comme celui-ci, auquel je ne change pas même une virgule

Avec leurs dieux marins guidant des quadrupèdes,
les constellations, toutes fraîches, montaient.
Le printemps inclinait doucement vers l'été
les flancs limpides d'Andromède.

Sur toute l'étendue humide,
la volupté,
des colonnes d'Hercule aux flots de Propontide,
chargeait la mer de sa beauté.

On pourrait multiplier de pareils exemples, tels les alexandrins raciniens des pages 177 et 178. Ce serait vain travail, puisque tout le livre est volontairement écrit de cette manière qui évoque les grâces abandonnées de l'art épistolaire : l'épître en vers, quel genre aimable, fâcheusement perdu ! On est presque tenté de regretter, comme pour Paul Fort, que Bosco n'ait pas été au bout, en renonçant franchement aux apparences de la prose : c'est peut-être à lui qu'il est réservé de ressusciter le roman en vers dont le Moyen-Age fut illustré ?

Mais il serait inconvenant de s'arrêter davantage à des considérations de technique. Le siècle veut de la prose poétique, suivons donc le siècle, du moins jusqu'à ce que la loi des genres reparaisse. Et la prose d'*Irénée* est d'une exquise poésie. Gentillesse et légèreté, grâce et fantaisie, avec cependant un brin de complaisance : la ronde des images est si pimpante, le jeu si plaisant que le poète ne s'y dérobe pas toujours quand il faudrait. Excès de richesse... Mais cette poésie est bien celle qui devait célébrer les charmes un peu pervers et mêlés, populaires et raffinés, locaux et cosmopolites, des îles napolitaines où s'ébattent des jeunes filles nues, des allemands joueurs de trompe, des peintres pédérastes, des fakirs, des végétariens, des princesses russes. C'est bien la poésie qui convenait à un héros chimérique dont tout le livre est le monologue intérieur sur une seule question : aimerai-je Irénée? Je l'aime et ne veux plus l'aimer. Je l'aime encore, faut-il l'aimer ?... Et ce thème parvient, sous l'ironie, à un vrai pathétique au moment qu'Irénée s'éloigne à contre-cœur de celui qui la chasse pour n'en être pas la proie.

Il n'y a pas que Naples et la Sicile dans ce livre : il y a aussi Marseille et le sourire de la Méditerranée. Bosco a donné à notre mer ancestrale les grâces qui répondent, sur un registre adouci, à la force chantée par nos poètes lyriques, tel Brauquier. Ces grâces ne sont-elles point un peu celles que Bosco lui-même reconnaît dans un certain Cyrille Sylvère dont l'énigmatique élégance paraissait déjà dans son premier livre (*Lampédouze*), ce personnage moins rare qu'on ne pourrait croire et qui charme divers rivages, de Naples à l'Afrique ?

Cette grâce enfin, une souriante humeur jusque dans la mélancolie, de la lumière et de l'azur, les romances du Pausilippe,

toutes choses qui font d'*Irénée* une lecture savoureuse, souhaitable et rajeunissante comme une jouvence.

Gabriel AUDISIO.

« LA VIE ET LES CONFESSIONS D'OSCAR WILDE », par *Frank Harris*, traduction de H. Davray et M. Vernon (Mercure de France).

La vie d'Oscar Wilde est toute faite d'irréconciliables. C'est, je crois, le vrai tragique d'une destinée d'où l'on peut tirer d'assez lamentables enseignements. Cette révolte de l'esprit qui se borne à la bravade de la sensation pose assez mal le problème des affranchissements. Nul plus que Wilde ne paraît avoir souffert de cette prise de position outrée et magnifiquement artificielle en face des tyrannies puritaines qui composent le plus compact des consciences sociales. Wilde, don Quichotte de l'esthétisme, parti à la recherche des formes sournoises ou morbides de l'exquis, rencontre les moulins à vent des collines victoriennes, géants vigoureux et tenaces, que ses paradoxes étincelants et ses maladroits éclats n'émeuvent ni ne persuadent. Il trébuche et s'étale dans la misère. Au régime des condamnés, l'esprit de la Bible reprend le dessus. La douleur et la mort, voisines de cellule, infligent à l'esthète la douloureuse intuition de leur évidence, et c'est la ballade de Reading Gaol, réplique humiliée à Dorian Gray. Mais de ce sommet il faut redescendre et, mutilé, vieilli, l'esthétisme éblouissant des jours de triomphe succombe aux injonctions désormais sans réplique d'un hédonisme incorrigible. La quête des joies aboutit à la trouvaille de la laideur et au côtoiement du vil. La sensibilité se détruit, court au suicide. Atroce contradiction. Bon gré mal gré, c'est à la pitié qu'incline notre âme, si entêtée que soit notre admiration pour ces dons merveilleux qui attachèrent à Wilde des amitiés à toute épreuve.

Un monde aujourd'hui nous sépare des effervescences brouillonnes des « *nineties* ». Le géant victorien, rongé d'acides, précipité aux abîmes par les années croque-morts de la guerre, n'est plus qu'un redoutable fantôme historique, comme d'ailleurs le bataillon des « ismes » qui lui décochait ses traits. Les « ismes » s'étiolent devant la vie. Celui de Wilde, venu droit de Pater, de Ruskin, vêtu d'oripeaux étincelants, mais aujourd'hui démodés, a poussé jusqu'à l'absurde la démonstration de son impossibilité. L'esthétisme se retourne contre l'esthétisme : c'est la morale du « Portrait de Dorian Gray » — c'est le « triomphe de la mort » — Du moins il en reste assez pour satisfaire les humeurs prédicantes : Le problème était pris de travers.

Les deux volumes de Frank Harris se lisent passionnément. Quelle loyauté et quelle franchise ! — Comme les Philistins sont flagellés ! Eh quoi, Meredith, vous aussi en étiez ? — Cette vie de Wilde doit prendre place dans la mémoire des hommes et c'est la revanche mélancolique du temps et de l'amitié.

Henri FLUCHÈRE.

PENDANT QU'UNE FEMME DANSAIT, par *Maurice Bourdet* (Nouvelle Revue Critique).

On a parlé, à propos de ce petit roman tout brillant des plus agréables qualités, de la *Glace à trois faces*, et c'est bien à Morand, en effet, qu'il fait penser, plutôt qu'à Giraudoux, que M. Bourdet connaît bien pourtant et sur lequel il prépare une longue étude-portrait-critique. Mais c'est là une influence très avouable, beaucoup plus que celle exercée ces dernières années sur les débutants par quelques auteurs dont toute la hardiesse ou presque, consiste en l'emploi d'un vocabulaire scatologique ou sottement dyonisiaque. L'auteur des *nuits* n'enseigne pas toujours que d'éphémères jeux d'écriture. C'est un œil averti, à la fois amoureux et ironique, et quelquefois sévère sans le paraître ; un sens aigu de la situation dramatique, burlesque en apparence, tragique en dedans, et de la surprise psychologique ; c'est l'art d'apercevoir et de dégager ce que la mode peut contenir de significatif, son style et sa leçon ; qui ont permis à M. Bourdet de nous donner à son tour dans un livre divertissant autre chose et mieux qu'une farce au goût du jour. Ecrivain quelque peu vagabond lui aussi, reporter dans le meilleur sens du mot, il su utiliser sa jeune expérience avec tact, sans nous en éblouir ou chercher à nous en imposer : Si souvent le voyageur nous mystifie, — et il faut convenir qu'il a la partie belle ! Et cette expérience, M. Bourdet a sur la vêtir avec un goût tout moderne et sûr cependant. Il lui reste à nous donner, dans ses prochains ouvrages un peu plus de lui-même. Après son humour, sa grâce, son butin de voyageur et son habileté, nous demandons à connaître son cœur, et à ce prix consentirons à le voir peut-être devenir maladroit.

Gabriel D'AUBARÈDE.

JULES VERNE, par *M. Allotte de la Füye* (Les Documentaires, Kra).

Les récits du « Tour du Monde en 80 jours » et de « 20.000 lieues sous les mers », pour les enfants habitués aux sous-marins de 1911, n'avaient à cette époque, plus guère d'intérêt ; et, cependant, je me souviens qu'on ne cessait de les lire. Nul, mieux qu'un enfant, ne sait recréer par l'imaginaire les pays qu'on décrit. C'est dans l'enfance que la vie intérieure est la plus riche. Les jouets, les livres, ne sont que des moyens d'évasion vers un monde, bien à soi, où, il faut l'avouer, on aime à jouer le premier rôle. Qu'importe si les illustrations de Benett, comme les images du Capitaine Corcoran, ou des livres de Mme de Ségur, représentaient des dames à crinoline, et des messieurs à favoris, on avait vite fait de les adopter, de les transformer selon son goût. Et les histoires fantastiques que contait l'auteur échappaient aux limites du temps et de l'espace. Nos rêves conscients suivaient la trace des explorateurs qui découvraient des pays extraordinaires. Encore un peu de l'élément transparent des premiers contes de fée devait animer ces voyageurs maintenant installés près de nous.

Les souvenirs d'enfance constituent la partie la plus essentielle de notre subconscient. Jules Verne nous a donné le goût de l'aventure. Le désir des brusques départs, l'horreur d'une vie définitive, limitée à des horizons connus, c'est à ces livres de voyages, avant ceux de Sherlock Holmès ou d'Arsène Lupin, que nous les devons.

L'admiration des enfants est, certes, une des gloires les plus enviables du monde, mais il s'agit maintenant de situer à sa véritable place Jules Verne qui fut un grand écrivain, doué d'un singulier ton prophétique. Alors que le chemin de fer, les automobiles, le télégraphe étaient encore à peu près inconnus, l'un des premiers, il sut en reconnaître, non seulement l'utilité, mais aussi l'esthétique. Et tandis qu'on se moquait des locomotives, qu'on protestait contre les usines, déjà, il admirait les ponts suspendus et les hauts fourneaux.

Il construit un monde nouveau. Il prophétise la réalité. Il donne la foi. Cette faculté de pré-vision est celle d'un poète. On n'attend rien d'autre des artistes que de faire voir, ce qui n'est point visible à tous. Jules Verne est peut-être l'écrivain le plus représentatif de son époque. A travers le romantisme attardé de la seconde moitié du XIXe siècle, il apparaît comme le fidèle témoin de cette période troublée par de successives inventions. Il

éveille des vocations. Il donne le goût des réalisations immédiates. Si l'on peut maintenant accomplir le Tour du Monde en moins de quatre-vingt jours, n'est-ce pas grâce au génie de cet écrivain qui se contenta de plaire aux esprits crédules, et chercha chez les enfants le seul témoignage d'une admiration sans détours ?

Georgette CAMILLE.

LETTRES ETRANGERES

UNE TRADUCTION ANGLAISE D'ALEXEI REMIZOV

La traduction que M. Alec Browra vient de publier chez Wishart and C° (London) de deux longues nouvelles d'Alexei Remizov est un excellent exemple de version exacte, intelligente, attentive à suivre les sinuosités du texte et les mouvements les plus délicats, les plus subtiles intentions de la pensée. Elle est d'autant plus curieuse, que dans sa préface, le traducteur nous révèle le procédé employé par lui. « En écrivant la version anglaise de ces deux histoires j'ai essayé de suivre ce principe salutaire que la traduction anglaise doit être écrite comme Remizov lui-même aurait écrit si, tout en restant Remizov, il avait employé la langue anglaise et décrit la vie russe à des lecteurs anglais. »

L'inquiétude que pourraient éveiller les derniers mots de cette phrase — et l'insoluble question de l'adaptation montre déjà sa redoutable énigme ! — disparaît dès que nous lisons le « Cinquième Fléau » cette nouvelle extraordinaire dans laquelle la vie d'une petite ville russe est décrite avec une minutie patiente et ironique. Un monde étrangement pittoresque, dans les entrelacs de ses vices et de ses rêves, de ses bassesses, de ses colères, s'agite, voisin de Gogol d'un côté, de Sologoub de l'autre. Les descriptions joviales, où tout à coup la bonne humeur laisse apparaître des ricanements de démons, sont assez apparentées à la « manière » des « Ames Mortes ». Cette faculté, spécifiquement russe, de mêler l'aspect très simple, lisse, débonnaire des êtres et des objets et leur « double » transparence ou reflet, teinté de surnaturel, réussit ici un tableau saisissant. La vie de Stoudenets, avec son Inspecteur, son Capitaine de police, son vétérinaire, est d'une bouffonnerie immense — nous songeons à des images populaires coloriées violemment. Les intrigues de ces personnages sont médiocres, leurs préoccupations mesquines, sor-

dides. Satire d'une petite ville qui s'enfonce dans son apathie, et nourrit de petites passions sans éclat. Cette satire est prodigieusement vivante et d'une verve comique rapide, brève, toute en traits vifs qui cinglent et mordent. Mais chez tous les Russes, et chez Remizov en particulier, l'Enfer n'est jamais très loin de notre monde. Dans l'Office des Diables une simple échelle suffit à faire communiquer les deux univers. A Stoudenets, des démons se glissent parmi les personnages, ils se nichent entre leur cœur et leur peau, et lorsque les étranges lueurs remuées par leurs gestes éclairent les habitants quelconques de cette petite ville, un souffle ardent et mauvais s'exhale des choses, et le surnaturel qu'elles dissimulaient apparaît en éclairs.

Alexei Remizov possède ce talent très particulier de mêler à la vie la plus banale une élément fantastique, tourné tantôt vers le divin, tantôt vers les démons, il introduit ce fantastique d'une façon si naturelle et pour ainsi dire, si normale, que nous ne songeons pas à nous en étonner, jusqu'au moment où d'un individu insignifiant montera lente et lourde, la chaleur de l'enfer.

Cette forme de surnaturel était reconnaissable, aussi, dans le livre que M. J. Fontenoy a traduit : « Sur champ d'Azur » (Feux Croisés, Plon). Dans une version particulièrement heureuse, il a su indiquer ce mélange d'observation et de fantastique qui dessine de si curieuses arabesques.

DIE KLASSE, par *Hermann Ungar* (Ernst Rowohlt Verlay, Berlin).

Le problème tragique d'un professeur placé en face d'élèves qu'il ne comprend pas, et qui, à leur tour, ne comprennent pas, tel est le drame que M. Hermann Ungar nous décrit dans « La Classe ». Drame de la timidité, et, surtout, de l'éternel isolement des êtres, de l'incommunicabilité qui persiste entre des hommes que tout doit réunir. Par l'acuité douloureuse avec laquelle sont dessinés les personnages, ce livre s'apparente beaucoup à certains aspects de la littérature russe, et la figure étrange de Modlizki, l'hypocrite haineux et fourbe, semble née dans quelque roman de Chtchedrine ou de Dostoiewski.

Il y a un sentiment pathétique, profond, parfois d'une netteté crue et brutale, dans ce livre où palpite une humanité douloureuse. La figure centrale, celle du Professeur, inadapté à sa profession, hésitant, dévoré d'inquiétude et de bonne volonté dans tous les actes de la vie, est analysée avec beaucoup de talent et exprimée dans un relief puissant.

Marcel BRION.

LES REVUES

DIE LITERARISCHE WELT (Berlin) : Numéro consacré à l'architecture moderne. Articles de Leo Adler, H. de Fries, Adolf Behue, Bruno Taut, etc.

LA GACETA LITERARIA (Madrid) : Deux Andalous, par Waldo Frank. Etapes, par Sebastia Gasch.

LA FIERA LETTERARIA (Milan) : Salut au Professeur Panzini, par S. B. Angioletti. Poésie parlée et poésie chantée par Alfonso Ricolfi.

THE MONTHLY CRITERION (Londres) : Notes sur une lecture de Jules Laforgue, par Peter Quennel.

DIE WELTBUHNE (Berlin) : Trois films, par Hans Siemsen Riviera, par Peter Panter, etc.

DAS TAGEBUCH (Berlin) : Le nouveau chef, par le Comte Condehlove-Kalergi.

DIE NEUE SCHWEIZER RUNDSCHAU (Zürich) : La création du néant, par Léon Schestow. Edgar Poë et la poésie nouvelle, par Siegfried Lang.

POETRY (Chicago) : Poèmes de Harriet Monroe, Howard Corning, Ted Olson, etc.

L'ITALIANO (Bologne) : Batracomiomachia, par Vincenzo Cardarelli. Images du Sud, par Sergio Solmi.

THEATRE ARTS MONTHLY (New-York) : Le petit homme de Skien par Montrose J. Moses. La traduction des pièces, par Ashley Dukes.

THE MENORAH JOURNAL (New-York) : Apocryphes, par Charles Rezuikoff. La Bible dans le drame, par Gilbert Gabriel.

TRANSITION (Paris) : La révolution de langage et James Soyer, par Eugène Jolas. Desiderata, par Stuart Gilbert. « The Ninety and Nien », par Elliot Paul, etc.

NOSOTROS (Buenos-Ayres) : Le sens de l'art, par Juan P. Ramos. Sur le nationalisme artistique, par C. Villalobos Dominguez.

DER QUERSCHNITT (Berlin) : Le Gotha, par Kent v. Reibuitz. Le Carnaval de Villinger, par Marie Zabler.

M. B.

L'AME AUTRICHIENNE ET LA LITTERATURE

Entre l'Allemagne et l'Autriche il n'y a qu'un abîme. Une propagande politique, très habile et en même temps insipide, le remplit d'un nuage de phrases. Peu importe ! Je revendique l'autonomie littéraire pour le « joyeux peuple de gais fainéants », si différent des Allemands, sérieux et sûrs de leurs buts. L'âme collective, le caractère d'une nation ne se retrouvent nulle part mieux que dans la littérature. Pour être comprise celle de l'Autriche demande donc d'abord le portrait moral de l'Autrichien.

Voici son idéal immuable à travers les époques : le « Gawlier », infatigable noceur, dépensant avec grâce et sans compter ce qu'il possède et ce qu'il ne possède guère. Cet héros de mainte aventure, grossièrement sensuelle, est entouré du respect le plus tendre. Chez un peuple pour lequel tout effort physique ou intellectuel signifie une corvée odieuse la négation incarnée du travail et de la pensée provoque la considération universelle. Docile serviteur de ses sens, souvent l'Autrichien leur doit une riche existance d'artiste ou de viveur raffiné ; plus souvent ils l'empêchent d'obéir à la voix lointaine de son esprit, clandestinement inquiet de l'Eternel.

Cependant l'âme autrichienne ignore les rêveries. Le fameux sentimentalisme viennois est tout extérieur et factice. Les tourments métaphysiques ne résident point dans l'ex-capitale des Habsbourgs. La religion y garde le prestige d'une habitude respectée et respectable. Du pathétique goutte. On ironise tout le monde et soi-même. Comment prendre au sérieux les idées et les hommes ? Nous découvrons la source de la tolérance autrichienne dans un scepticisme effréné. Ce n'est pas la déférence envers les opinions d'autrui qui engendra les égards aux convictions étrangères. Le mépris de ses propres idées amène l'Autrichien à rester indifférent même contre l'ennemi. Il adore le compromis.

L'Allemand a toujours raison. Comme les pères de l'Eglise et les pères tout court. La nation des Messies crucifiants remplit sans défaillance sa tâche de répandre le salut aux hommes, hélas pas toujours envieux de le recevoir d'une main allemande. L'Autrichien se refuse le luxe d'une conviction inébranlable et ne demande pas aux autres ce qu'il est heureux de ne pas posséder.

Docilement il plie devant le moindre obstacle. « Do losst si nix mochn ». (Il n'y a rien à fiche). Lutter, défendre un point de vue cause les redoutées « Scherereien » (embêtements) que le Viennois craint autant que le Diable. D'autre part le « Phéaque deDanube » vénère Dieu beaucoup moins que la sainte paix, fut-elle politique ou dans le ménage. « A Rua wüll i hom ». (Qu'on me f... la paix), ce mot souverain résume la sagesse de toutes les générations passées et présentes.

Gare aux perturbateurs de cette douce félicité. Ils s'attireront la haine d'un peuple, autrement sans rancune, sans amertume et fier de son innocence humanitaire. « Menschn, Menschn san ma olle » et « Mir san ja eh die ranen Lamperln » « Tous, nous sommes des hommes » et « nous ne sommes que des purs agneaux » voilà deux proverbes qui expriment la façon autrichienne de maîtriser la vie et la politique. La colère des masses éclatera seulement lorsque l'on voudra à leur bien-être physique. Elle se dressera contre ceux qui s'arrogeront le monopole des plaisirs érotiques et culinaires, le privilège du dolce farniente, les « Maderln » et le « guate Papperl », les poules et les poulardes. C'est ainsi que s'explique la passagère xénophobie des Viennois, rapidement disparue après la stabilisation de la monnaie et l'antisémitisme endémique.

Qu'il est facile d'apaiser les murmures d'indignation. Au fond de son cœur, l'Autrichien, bourgeois, noble ou socialiste, ne conteste nullement l'inégalité des hommes. Il ne souhaite que d'en profiter. Le « Trinkgöld » (pourboire) est l'hommage des heureux possesseurs à ceux qui les voudraient exproprier. Cette rançon achète immédiatement de la considération, de la sympathie. Le peuple, sans égards pour le sabre de l'officier, pour la plume de l'employé public et surtout pour celle de l'écrivain ; le peuple qui se soucie très peu de la majesté de l'Etat, s'incline profondément devant une naissance illustre (ou devant les semblants de telle naissance), devant la richesse héritée ou acquise (pourvu que cette dernière soit généreuse). Il accepte sans sourciller et en dépit des lois imprimées, le partage en deux classes, du reste assez flottantes, celle des « Gnä Herr » (gracieux seigneurs) et celle des « Schamster Diener » (très obéissants serviteurs).

Avec ces principes, avec ce manque de principes (qui pèseraient sur la vie pour la rendre ennuyeuse) l'Autrichien réunit des dons peu communs pour les arts. Il a un goût inné et beaucoup de mesure ; un goût victorieux autant qu'il n'obéit pas aux théoriciens, importés du Reich. Faut-il parler de la mode viennoise ou bien du charme d'une société agréablement corrompue ? Citer

les maîtres de la musique, de la peinture, de l'architecture ? Nous nous bornons à la littérature, si riche en œuvres belles, accomplies, si digne d'être connue et reconnue.

Quelques traits généraux : Absence de la grande poésie philosophique et patriotique. Ce qui mérite de durer s'inspire plutôt du culte d'un paysage chéri que de celui d'une communauté politique. Absence de chefs-d'œuvre à tendance moraliste, surtout dans le genre narrateur. Abondance de contes réalistes, soigneusement composés. Absence encore du drame pathétique. Grillparzer que l'on serait tenté de citer, ne prouve que l'inexistance du drame historique de haute envergure. Mais des comédies sociales, persiflages bonâtres ou mordantes satires. t le rire, le sourire dans tous les genres. Un lyrisme des petits sentiment (si préférables à ceux qui déchirent le cœur). De la bouderie, de la joie. Enfin cette ironie, refusée aux Allemands, qui sépare à jamais la littérature autrichienne de celle d'Outre-Rhin.

Impossible d'assimiler la morne gaieté des Lessing et des Freytag à ce qui brille, étincelle dans les profondes et géniales farces de l'immortel Nestroy. L'esprit qui charme dans le feuilleton et dans l'essai, genres inabordables aux Allemands, accuse une forte influence latine. Elle provient de nombreuses sources. De l'église catholique ; de la culture classique qui domine l'éducation ; de la cour aux attaches espagnoles, italiennes et françaises ; enfin du sang latin qui coule dans les veines de maint Autrichien. La joyeuse clarté latine se double de l'acerbe rire, de la dissociante analyse, apportée par les juifs. Enfin il y a de la douceur, de la touchante mélancolie slave, transmises par des descendants de Tchèques germanisés à la littérature qu'ils ont adoptées. On le voit bien. Nous sommes dans un Parnasse cosmopolite, où l'hégémonie allemande ne résiste point aux attraits des intrus étrangers. Les traces de l'infiltration latine, slave et juive, nous les pouvons poursuivre jusque dans la langue littéraire, jusque dans la syntaxe et dans le lexique.

Le milieu et la culture littéraire cosmopolite donnent le cachet à toute œuvre autrichienne qui compte. Certes, il existe un « Schrifttum » autrichien, une littérature allemande en Autriche. Mais elle n'est que le panthéon de fausses divinités, de fausses gloires. Les Grillparzer et les Anastasius Grün, les Hamerling, les Anzengruber et les Rosegger, braves empoyés supérieurs des services poétiques de l'Etat, méritent les louanges des innombrables « Biamte » autrichiens pour lesquels ils incarnent la poésie et le Germanisme. Les nommer maîtres d'une littérature quelconque serait perpétuer un malentendu qui devrait être réservé aux morceaux choisis des écoles secondaires.

Les auteurs qui honorent l'Autriche devant l'Europe, les Stifter, Nestroy, Raimund, Sealsfield, Ebner, Eschenbach, Saar, Schaukal, Hofmannsthal, Schnitzler, Kraus, nous paraissent comme l'amalgame d'une infinité de races. Observateurs de l'âme complexe et superficielle qui anime le corps mal constitué d'une société désorganisée, ils bravent avec elle les cataclysmes. Ces grands artistes ne sortent pas du cadre de leur entourage. Ils le décrivent souvent et le décrient presque toujours. On trouverait quelquefois à redire contre leur caractère, nul ne saurait contester leur génie. Nous en parlerons dans un prochain article.

Otto FORST-BATTAGLIA.

LA CINEGRAPHIQUE

LE CINEMA DEVANT LES AUTRES ARTS

I. L'EPOQUE CINÉMA. — Le Cinéma est un art multiple. Addition de tant de calculs algébriques, de tant d'efforts mécaniques, apport d'énergies. Le Cinéma est devenu peu à peu la *cinégraphique*.

La Musique, la Sculpture, la Peinture, la Littérature, la Poésie et l'Architectue ne sont plus les seuls moyens d'expression de la pensée et de l'harmonie humaines. *La Cinégraphique* est venue.

Art de notre époque, synthèse de la vie éblouissante, nerveuse, accélérée, lumineuse de l'après-guerre.

Il faut avoir vu les cinq derniers grands films réalisés par les quatre pays producteurs : l'Amérique, l'Allemagne, la Russie et la France, pour comprendre à quel point extrême le Cinéma, la Cinégraphique contient en elle la somme de vertige, de mouvement, de vitesse qui est aussi la caractéristique de notre vie. Sur ces cinq films, deux sont d'inspiration historique : *Napoléon*, *Ben-Hur*. Les trois autres : *Métropolis*, *Variétés*, *le croiseur Potemkine* sont, à eux seuls, les plus affolantes représentations visuelles de la vie actuelle, et de la vie future (Métropolis).

Napoléon, œuvre lyrique, désordonnée, animée d'un souffle épique, possède en certaines scènes, en certains passages, un rythme absolument bouleversant. Et la vision de cent vues, de cent images confondues en un seul champ visuel, nous paraît le symbole incomparable de l'intelligence moderne, dont le cubisme fut une des plus salutaires évolutions.

Ben-Hur (histoire biblique) film grandiose, riche, équilibré nous donne cette course de chars qui nous a semblé aussi tumul-

tueuse qu'une course moderne d'automobiles sur le plus vaste des autodromes. Et,n'avons-nous pas subi les assauts furieux portés par chaque virage à notre cœur chaviré, tout comme nous suivrions une course tragique... acier et chair mêlés...?

Mais c'est dans *Variétés*, *Métropolis* et *Potemkine*, que l'on décèle le plus nettement la transposition de notre époque, toute en nerfs, toute en sensations brèves...

La fête foraine de *Variétés*, et ses prises de vues tournoyantes où l'on se sentait entraîné dans une giration inouïe... les images mécaniques, précises de *Métropolis*... n'étaient-elles pas, les unes dans leur *naturalisme*, les autres dans leur *automatisme* la consécration des tendances profondes de notre vie actuelle, intellectuelle et physiologique ?

Et *Potemkine*, chef-d'œuvre de la Cinégraphique Russe? On ne peut voir les images des révoltés d'Odessa sans les comparer dans leurs expressions convulsée, tendue, avec d'autres visages de révoltés, plus près de nous, dans le temps, quoiqu'aussi loin dans l'espace (1).

Le Cinéma est un paroxysme dans le paroxysme de notre ère.

II. LE VÉHICULE DES IMAGES. — Rien que pour son pouvoir d'assimilation et de restitution, la Cinégraphique serait une grande invention. Mais, elle est mieux qu'une invention. Elle qui utilise les matériaux les plus vulgaires apparemment ; des appareils de fer et d'acier, des générateurs électriques, du film de celluloïd, des décors de bois grossier... est certainement, de tous les *moyens modernes*, le seul qui puisse se prévaloir du nom d'Art.

Ni l'automobile, non plus que la Radiophonie ou l'avion ne sont des arts. Ce sont des *moyens*. Ce sont des *véhicules*... véhicules des hommes, véhicules des sons.

Seule la Cinégraphique, véhicule de l'*Image* est un art, un art qui, bientôt, dans un avenir proche, étonnera les hommes qui l'ont créé, et les dépassera par tout son dynamisme explosif, par

(1) Le Cinéma règne tellement sur l'esprit mondial que nous voyons parfois la vie avec des yeux de spectateur des salles obscures. Et il nous semble que la vie, la vie mécanique, inlassable, fiévreuse, tourmentée, oppose les images de ses heures, et les tableaux de ses jours comme des vues noires et blanches...

son expansion dans l'espace, et par toute sa puissance expressive, affective et sensible.

Malgré la rudesse de ses outils et matériaux, qui ne sont comparables en rien aux matériaux directement maniables dans les autres arts : les couleurs, la glaise, le marbre, les pinceaux, le ciseau, le crayon, un violon, une belle voix humaine... la Cinégraphique est réellement un art de personnalité, un art d'individualité.

En dépit des dizaines et parfois des centaines d'êtres qui la servent pour la composition d'une seule œvre, elle est nettement dans chacune des œuvres « intéressantes » la production, la création d'un seul cerveau intelligent, enthousiaste ou raisonné, organisé ou désordonné, précis ou déséquilibré, mais d'un cerveau unique ! Lang, Griffith, Chaplin, Gance, Lubitsch, Dupont, Murnaü, Brown, Feyder, Eisenstein, Sjöstrom, Grüne... sont bien les créateurs des films qu'ils signent et qui portent l'empreinte de leur génie particulier. J'emploie génie dans le sens de caractère.

III. — Le Cinéma Pur. — Aux yeux des clercs (2) de notre époque, le Cinématographe est encore « admis » pour son seul pouvoir d'animation et de transposition artistique de l'anecdote. Mais si, jusqu'ici, l'on s'est appliqué à la réalisation méticuleuse et détaillée de la vie, il semble que des cinégraphistes tâchent à s'évader des formules trop naturalistes, et en viennent insensiblement ou violemment à l'interprétation très fantaisiste de la vie, à la parodie (Entr'acte) à la caricature (La petite Lillie) et parfois à l'animation plastique des lignes, des masses... C'est ce qu'on appelle indifféremment : Cinéma pur — Film intégral — Endosmose — etc...

Dans ce sens, des cinégraphistes venus soudain au cinéma d'un autre art comme Fernand Léger, Picabia ou Man Ray, rompent délibérément avec les principes préétablis du Cinématographe Littéraire. Et, avec eux, Viking Eggeling, René Clair, Chomette, Autant-Lara, Ruttman, bâtissent, construisent des films nettement dégagés de tout esprit littéraire, poétique ou pictural. On peut classer *Le Ballet Mécanique* de Fernand Léger, et le film *Entr'acte* de René Clair dans une classe de synthétisme visuel, étonnament souple, pour exprimer les élans de notre

(2) Dans le sens de : Savant, lettré, intellectuel.

imagination et de notre sensibilité modernes. Le film de Ruttman et la *Symphonie Diagonale* de Viking Eggeling peuvent passer, pour l'instant, sous l'étiquette : Films architecturaux. Mais c'est de l'architecture en mouvement. C'est, si vous voulez, le dynamisme des masses et des volumes. Et l'on voit ainsi le mouvement décomposé d'un vol d'oiseau, d'un tir à la carabine (Entr'acte) une montée d'escalier cent fois répétée (Ballet Mécanique) donnant, produisant un effet très comique, ou l'harmonieux film de Man Ray et Chomette (Jeux et reflets des lumières et de la vitesse) imager la vitesse et la splendeur des rayons sur les objets.

IV. — Le Cinéma en laisse. — Que représente aux yeux de ceux qui l'aiment, et qui croient en lui, le cinéma actuel? Il faut bien avouer qu'il est encore esclave des deux arts les plus tyranniques et les plus dangereux pour son évolution : le Théâtre et la Littérature.

C'est pourquoi Pierre Benoît, Maurice Dekobra et Clément Vautel sévissent sur nos écrans, comme ils sévissent dans notre littérature. Et puis même, s'agirait-il de grands hommes de lettres, voyez-vous sans terreur, Montherlant, François Mauriac, André Gide, Valéry ou Marcel Proust à l'écran ? Non ! N'est-ce pas ?

Le Cinéma n'a que faire de la littérature et de la poésie. Il réclame sa vie propre, ses lois, il les réclame impérieusement, par toute l'indigence de ses films-adaptation... Sa poésie il la possède en lui, gisant dans le fouillis des images... C'est aux poètes nés à l'écran de la débarrasser de sa gangue de celluloïd.

Et le théâtre avec tout son bagage d'effets périmés, avec sa mise en scène de carton, n'a-t-il pas pesé longtemps sur notre art sans défense ? Ne pèse-t-il pas encore sur toute une partie de la production cinématographique qui emprunte souvent ses sujets au mauvais théâtre, ou au théâtre romantique parfois... Mais le théâtre et le Music-Hall modernes n'ont-ils pas une mise en scène inspirée de la mise en scène cinégraphique ? Ici le cinéma rend plus qu'on ne lui prête.

Si l'on veut savoir par quel art le cinéma pourra s'ennoblir au lieu de s'avilir, c'est par la Musique. En effet, les lois de rythmique d'ascendances, de durée, de pauses, se retrouvent dans certains beaux films, et surtout dans les films abstraits.

V. — Le Cinéma Inspirateur. — Déjà, l'art-divin, la Musique se plie au doux pouvoir de l'art lumineux. Nous voyons la Musique s'inspirer d'œuvres cinématographiques, des musiciens orchestrer des pages musicales pour des films (Honnegger a composé son fameux « Pacific » pour *La Roue* et a donné quelques beaux motifs pour *Napoléon* du même Abel Gance).

Bientôt, la Cinématographie inspirera une musique nouvelle, une musique ardente, bondissante, vertigineuse, une musique des temps nouveaux.

La *Peinture... Cubisme... Post-Impressionnisme... Synthétisme... Néo-Primitivisme...* toutes les tendances picturales de notre époque s'étalent sur les murs gris des expositions. Ne pensez-vous pas que le Cinéma pénètre, soit visiblement, soit psychiquement, l'esprit des peintres modernes, et les oblige à une révision des plans, des valeurs, des éclairages, des perspectives ?... Autrefois c'était le peintre qui inspirait le cinégraphiste. Les temps sont changés.

Evidemment, le Cubisme date d'avant le cinéma-Art. Mais, comme maintenant la Cinégraphique est la forme la plus souple que l'intelligence moderne ait à sa disposition pour exprimer l'abstrait, il n'y a rien d'étonnant que le peintre soit sensible à une « ambiance » cinégraphique, et reçoive des leçons, mais oui, des leçons de certains films exceptionnels...

Quant à l'Architecture, je ne sais si le cinéma peut également influencer cet art, à la fois si abstrait et si matériel... En tout cas les architectes modernes, surtout en Allemagne, ont construit pour les films des décors fort curieux qui pourraient bien être d'un grand enseignement dans l'urbanisme moderne, et dans la stylisation des intérieurs.

Et voici la *Littérature*. C'est surtout dans cette millénaire expression de la pensée humaine : le Verbe écrit ou parlé, que le cinéma a le plus profondément ancré son influence. Tout comme deux amants qui se déchirent ou se lient tour à tour, furieusement, la littérature et le Cinématographe se pénètrent l'un l'autre, l'une empruntant à l'autre son rythme (les récentes œuvres littéraires montrent nettement que leurs auteurs ont vu leurs œuvres cinégraphiquement) l'autre prenant l'*Idée* !

C'est pourquoi nous voyons le Cinéma rester désespérément littéraire, tandis que la Littérature tend de plus en plus vers un style impressionniste, un style d'images, de sensations, de raccourcis, un style cinégraphique, enfin !

Je disais : deux amants. Ah ! oui : deux amants qui se sépareront bientôt pour toujours. Mais il y en aura un qui gardera le butin. Ce sera la littérature. Tandis que la Cinégraphique composera, compose déjà son traité d'expressions évadées peu à peu des mots. Oui, le Cinéma sera lui-même ; art à la fois dynamique, mélodique... et tous les arts statiques en seront tributaires.

Mais tant il est vrai que l'avancement d'un être ne s'obtient qu'avec la déchéance d'autres êtres, on peut prédire que le Cinéma, qu'on le veuille ou non, bondira hors du cercle étroit où il est imprisonné, entraînant dans son orbe étincelante les autres arts qui ne seront plus ses maîtres, mais ses satellites.

VI. — LE CINÉMA FUTUR. — Vous voudriez savoir quelle sera la forme exacte et définitive du Cinéma futur, dans quelle voie il s'engagera ?

Eh ! Qui peut le dire ? Le cinéma sera-t-il seulement anecdotique ou s'appliquera-t-il à l'analyse dse mouvements intérieurs ?

Le Cinéma imagera-t-il l'abstraction... Verrons-nous le triomphe de « la plastique en mouvement » de l'*Eydodynamik* (système et réalisation de Viking Eggeling) ou la consécration du cinéma fantasmagorique, psychique, psychanalytique même ? (*Mystère d'une âme* de Pabst) Sans vouloir prophétiser, il me semble, que la Cinégraphique aura sans doute toutes les formules. On verra le film analytique et biographique. Ce sera la bibliothèque future, et les documents filmés conserveront les événements, les manifestations du génie humain et les grands faits de l'histoire des siècles.

On verra le film d'idée, mais traité sur des bases autres que des bases littéraires... des œuvres qui seront représentatives de nos pauvres actes d'hommes. Et dans cette forme, la cinégraphique sera la multiplication de la vie sur l'écran de toile blanche.

Le film sera architectural, pictural... On verra des arabesques de lignes... des symphonies d'expression, de mouvement, d'images pures...

Et le Cinéma sera multiforme et grandiose.

Enfin, sur son domaine clair, agrandi, doublé, triplé, quadruplé, nous verrons sans doute la réalisation de tout l'insoupçonné de nos rêves, et dans le vertige des images vibrantes, dans

une chaos d'impressions, apparaîtra enfin révélé le merveilleux et visible *invisible*.

Car, dans cette matière cinégraphique qui reste à modeler, gisent en puissance toute l'harmonie et la splendeur des lignes, des masses et des couleurs, en même temps que tout le pathétique de la vie encadré par les sortilèges de la nature.

Et la Cinégraphique qui comprendra ces possibilités et qui réunira ces tendances sera bien : *La colossale écriture des temps modernes !*

Lucie DERAIN.